

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DE VULGARISATION

PARTI EN MER

RÉCIT D'UN MOUSSE

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

Adaptation nouvelle



GR
MAY.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(LIBRAIRIE LECÈNE ET C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15



Il était temps.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DE VULGARISATION

PARTI EN MER

RÉCIT D'UN MOUSSE

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

Adaptation nouvelle



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(LIBRAIRIE LECÈNE ET C^{ie})

15, RUE DE CLUNY, 15

CHAPITRE PREMIER

OU JE M'EMBARQUE MALGRÉ LA VOLONTÉ PATERNELLE.

J'achevais à peine ma seizième année, lorsque je partis en mer. J'avais cependant des parents indulgents et tendres, des frères et des sœurs qui me chérissaient et qui me pleurèrent longtemps ; et il ne tenait qu'à moi de vivre heureux parmi les miens. Mais la mer m'avait toujours fasciné, non point tant la vie du marin que la libre existence des aventuriers qui courent le monde. Tous les efforts de mes chers parents pour me détourner de cette vocation irrésistible ne servaient, j'ai honte de l'avouer, qu'à ancrer plus avant dans mon esprit le désir de voyager sur l'océan.

Comment cette passion avait pris naissance en moi, je l'ignore. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je la retrouve en moi, cette folle passion du vagabondage. C'est au bord de la mer que je vins au monde ; ce qui frappait mes regards d'enfant, c'étaient les voiles blanches et les mats élancés des beaux navires que je voyais de ma fenêtre. J'admirais leur grâce et leur force, je souhaitais avec ardeur de monter sur un de ces splendides vaisseaux, de m'en aller bien loin, derrière l'horizon bleu...

Puis je lus force livres décrivant les pays d'outremer, les rivages enchantés, les animaux bizarres, les hommes étranges, les végétations puissantes et singulières, palmiers, bananiers, gigantesques baobabs : tout un monde merveilleux qui m'attirait.

En outre, les récits d'un de mes oncles, ancien capitaine marchand, ne contribuaient pas peu à me tourner la cervelle. Pendant les longues soirées d'hiver, il se plaisait à raconter à ses neveux rassemblés autour de lui les aventures les plus extraordinaires, ouragans, naufrages, exploits, rencontres de pirates, combats avec les Indiens, les baleines, les lions, les crocodiles, que sais-je encore ! Vous pensez si nous bayions d'admiration à toutes ces histoires !

Il n'est donc pas étrange que la maison paternelle me parût ensuite trop étroite et que l'existence quotidienne me lassât. Je ne songeais, je n'aspirais qu'à m'embarquer. Mes parents auraient pu me placer avantageusement,

soit comme novice sur quelque grand navire en partance pour les Indes, soit comme aspirant dans la marine royale ; mais, comme je l'ai dit, ils étaient restés constamment sourds à mes supplications.

C'est alors que je résolus de m'enfuir et de m'engager sur le premier navire qui voudrait de moi comme matelot. Plusieurs fois je m'offris aux capitaines du port voisin ; mais les uns me refusaient parce qu'ils me trouvaient trop jeune ; les autres parce qu'ils savaient ma famille opposée à mon départ. J'eus enfin la chance, — je devrais plutôt dire la malchance, — de tomber sur un homme beaucoup moins scrupuleux, qui ne fit aucune difficulté pour m'engager à son bord, tout en sachant que je fuyais la maison paternelle.

Au jour et à l'heure convenus, je montai sur son navire, qui leva l'ancre avant qu'on eût pu signaler ni même remarquer ma disparition. Je ne craignais plus désormais aucune poursuite.

Ma désobéissance à la volonté de mes parents devait me coûter bien des douleurs et bien des regrets, hélas ! stériles.

CHAPITRE II

MES SOUFFRANCES A BORD DE LA Pandore. — MON PROTECTEUR BEN BRACE.

Je n'étais pas embarqué depuis douze heures, que dis-je ? — douze minutes, que j'étais tout à fait guéri de ma fièvre maritime. Le mal de mer me prit aussitôt, et je souffrais tellement que je pensais mourir. J'aurais donné beaucoup pour me retrouver sur la terre ferme.

Même pour un passager de première classe, bien soigné dans une cabine confortable, le mal de mer est toujours douloureux : que l'on juge de mes souffrances à moi, pauvre enfant isolé, que le capitaine bousculait, que le contremaître battait, que l'équipage raillait ! Si j'avais vu le navire s'ouvrir, je n'aurais pas fait un mouvement pour éviter la mort. Mais l'intensité même de mon mal en abrégé la durée : au bout de deux jours, je cessai de vomir et je me sentis assez fort pour me lever et me promener dans le navire.

Le contremaître était une brute, l'équipage un ramassis de bandits, à l'exception d'un ou deux braves garçons. Quant au capitaine, méchant par nature, il se montrait féroce toutes les fois qu'il avait bu ou qu'il était en colère, ce qui lui arrivait souvent. Malheur à qui lui tombait alors sous la main, et surtout malheur à moi ! car sa fureur s'exerçait le plus volontiers sur les êtres faibles.

Trapu, les traits réguliers, les joues potelées, les yeux à fleur de tête et le nez retroussé du bout, il offrait toute l'apparence d'un brave homme et d'un joyeux vivant. Mais sous ce masque de triviale jovialité se dissimulait la fourberie la plus cynique, la cruauté la plus impitoyable : et voilà à quel individu j'avais eu l'imprudence de me livrer !

Un contremaître, plus sobre (il ne buvait jamais), mais aussi brutal que le capitaine, un troisième officier, homme assez insignifiant et sans grande autorité, un charpentier toujours ivre de rhum, un gros nègre hideux, à la fois cuisinier et commissaire des vivres, complétaient le cadre de nos officiers. Et c'était à ces gens-là que ma vie était liée ! C'était pour en

arriver là que j'avais fui les miens, si tendres, si affectueux ! J'étais déchiré par le repentir et le remords.

Mes regrets stériles étaient encore avivés à la pensée de l'engagement que j'avais signé sans même le lire et dont les clauses, ainsi que le capitaine me l'avait dit, m'obligeaient à servir pendant cinq ans à son bord, cinq ans d'esclavage, sous les ordres d'une brute qui pouvait me frapper, me fouetter, me jeter au cachot à sa fantaisie ! Impossible de fuir sans être aussitôt déclaré déserteur et poursuivi comme tel dans tous les ports du monde. Je n'entrevois d'autre issue à mes longues tortures que dans le suicide ; et je me serais pendu à une vergue ou jeté dans la mer, si le souvenir de mes parents ne m'avait retenu.

Oh ! que d'avaries, que de coups, que de cruels traitements j'eus à subir ! Je n'avais pas même un coin à moi pour dormir tranquille, et j'étais, par surcroît de misère, accablé de besogne la nuit comme le jour. Esclave des officiers, je devais obéir aussi à chaque homme de l'équipage ; et le hideux nègre, Boule-de-Neige, s'arrogeait le droit de me commander. Bref, j'étais le valet et le souffre-douleur de tous les matelots.

Longtemps je souffris en silence ; pourquoi me serais-je plaint, et à qui ? Personne à bord ne s'intéressait à moi. A la fin, cependant, un hasard heureux me concilia la protection de l'un des matelots, qui, impuissant contre les brutalités du capitaine, pouvait au moins me défendre contre les mauvais traitements de ses compagnons. Il s'appelait Ben Brace.

C'était le meilleur matelot de la Pandore, ainsi que s'appelait notre navire. Encore jeune, grand, souple, bien découplé, la physionomie énergique et loyale, la tête comme casquée d'épais cheveux bruns et frisés, la barbe et la moustache toujours rasées avec soin, sa large poitrine tatouée, comme moulée dans une chemise de jersey bleu foncé, tel était mon ami Ben Brace. Voici dans quelles circonstances il se constitua mon protecteur.

Peu après mon embarquement, je reconnus non sans surprise que les étrangers composaient les trois quarts de l'équipage. Il semblait que chaque nation, France, Espagne, Hollande, Suède, Amérique, Italie, eût envoyé, pour la représenter dans cette assemblée de bandits, le plus crapuleux de ses membres, exception faite en faveur de Ber. Brace et d'un Hollandais, garçon sans malice et fort malheureux.

Parmi les Américains, un nommé Bigman se distinguait par son humeur querelleuse et féroce. Grossier, gras et trapu, barbu comme un pirate, il était, au demeurant, courageux, bon marin, et faisait partie, avec Ben Brace,

de la petite bande qui s'arrogeait le droit de battre les autres et de tout régenter à bord. C'est à la rivalité qui existait entre les deux hommes, rivalité encore attisée par le préjugé national, que je dus la protection de Ben Brace.

J'avais, je ne sais comment, froissé l'Américain qui, pour se venger, en vint un jour à me frapper au visage. Devant cette agression aussi cruelle qu'injustifiée, Ben ne put contenir son indignation, et, sautant hors de son hamac, il s'élança vers Bigman et lui assena sur le menton un maître coup de poing à la John Bull.

L'autre chancela, puis, se remettant, il monta sur le pont avec Ben Brace, et tous deux, sous les regards attentifs des matelots, se livrèrent à une véritable partie de boxe, qui se termina, comme il arrive toujours entre Anglais et Américain, par la défaite de l'Américain : bourré de coups, la figure bleuie, il finit par s'abattre sur le pont comme un bœuf assommé.

— Assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? lui cria Ben. Eh bien, si tu touches encore cet enfant, je doublerai la dose... Et vous, là-bas, ajouta-t-il en se tournant vers ses camarades, ne le tourmentez plus, si vous ne voulez pas avoir affaire à moi.

Les matelots se le tinrent pour dit ; personne ne me maltraita plus, à l'exception des officiers, contre lesquels mon nouveau défenseur se trouvait impuissant.

Et tous deux, sous les regards attentifs des matelots, se livrèrent à une véritable partie de boxe.



CHAPITRE III

MA PREMIÈRE ASCENSION DANS LES AGRÈS. — BEN BRACE ME SAUVE LA VIE.

Toutefois ma situation s'améliorait sensiblement. On me donnait une part entière de pâté et de biscuit, je pouvais pénétrer dans le gaillard d'avant et dormir sur un coffre. Un matelot, pour faire la cour à Ben, me gratifia d'une vieille couverture, un autre d'un couteau ; bientôt je ne manquai plus de rien. Dénudé de tout comme je l'avais été jusqu'alors, — car, dans ma hâte à fuir la maison paternelle, je n'avais emporté ni vêtements de rechange, ni assiette, ni fourchette, ni aucun des objets les plus indispensables, — j'acceptais avec reconnaissance même les bagatelles offertes par des individus qui ne me ménageaient naguère ni les soufflets, ni les avanies, et ma gratitude était profonde à l'égard de Ben Brace, dont le patronage avait produit de si heureux résultats. Un nouvel incident ne devait pas tarder à accroître encore ma reconnaissance pour lui et son affection pour moi.

Depuis quinze jours que j'avais quitté le toit paternel, le capitaine ne m'avait pas encore commandé de grimper au haut des mâts. J'avais bien escaladé les premiers haubans ¹, mais c'était de mon plein gré et pour m'habituer à me mouvoir avec aisance dans les agrès. J'avais même, une ou deux fois, poussé jusqu'aux enfléchures ², enfilé le trou du chat ³ et gagné la grande hune ⁴, non sans éprouver quelque vertige ; et je serais monté encore plus haut si le capitaine ou le contremaître ne m'avaient rappelé en jurant sur le pont, et ordonné quelque infime besogne, comme de nettoyer leurs cabines ou de cirer leurs bottes.

M'apercevant que le commandant n'était nullement disposé à m'enseigner le métier de marin, et qu'il m'avait engagé à seule fin de lui servir de valet et d'essuyer ses bourrades, j'osai un matin lui en faire le reproche. Je n'avais pas fini de parler que je me sentis renversé et meurtri de coups de pied ; et mon ivrogne de capitaine redoubla de méchanceté à mon égard, sans jamais me permettre de monter aux agrès.

Une fois pourtant je dus y monter plus haut que je n'aurais voulu. Choisisant le moment où je supposais le capitaine et le contremaître en train de faire la sieste, j'avais grimpé jusqu'à la grande hune ; là, ayant allongé mes membres las sur les planches de ce berceau aérien, j'écoutais les murmures du vent et les soupirs des vagues et je ne tardais pas à m'assoupir.

Je ne dormais pas depuis cinq minutes lorsque je fus arraché brusquement à mon sommeil par un coup de ce que les marins appellent bout de corde. Je bondis aussitôt avec une vivacité qui empêcha la corde de me cingler une seconde fois ; et je ne fus pas peu étonné de reconnaître Bigman dans la personne de mon bourreau.

Depuis la correction qu'il avait reçue de Ben, il m'avait laissé tranquille, quoiqu'il nourrit contre moi une haine implacable : comment donc venait-il m'attaquer à un moment où mon protecteur devait se trouver sur le pont ? Me précipitant vers le trou du chat, je regardai en bas. Je ne vis pas Ben Brace, et je me disposais à l'appeler, lorsque j'aperçus, debout sur le tillac, et la tête levée vers la grande hune, le capitaine et le contremaître. Tout s'expliquait : c'était sur leur ordre que l'Américain m'avait si brutalement assailli ; et je pus comprendre, à l'expression diabolique de leurs physionomies, qu'ils avaient imaginé une nouvelle torture à m'infliger.

Désireux d'en épargner la vue à mon protecteur, qui ne pouvait rien contre ses supérieurs, je me tus, et j'attendis ce qui allait se passer.

Je n'attendis pas longtemps :

— Chien de paresseux ! cria le contremaître. Dormir en plein jour ! Réveille-le à coups de corde, Bigman ; tape dur, tape encore ! Fais-le chanter !...

— Non, fais-le grimper, plutôt, — interrompit le capitaine ; pousse-le jusqu'au plus haut, Bigman ! Il veut apprendre le métier, qu'il l'apprenne !

— Très bien, acquiesça le contremaître en ricanant ; c'est cela, fais-le grimper !

L'Américain leva sur moi sa corde.

— Monte ! fit-il.

Il m'était impossible de résister : posant les pieds sur les haubans du mât de hune et les mains sur les enfléchures, je commençai ma dangereuse ascension.

Je grimpai les échelons d'un pas saccadé ; à chaque fois que je m'arrêtais pour reprendre haleine, Bigman frappait de toutes ses forces.

J'arrivai ainsi jusqu'aux barres du mât de la grande hune. La mâture se penchait sous l'impulsion du vent ; sous mes pieds, j'apercevais l'abîme de la mer...

— Plus haut ! cria l'Américain en brandissant sa corde.

Plus haut ! mais comment ! Plus d'enfléchures, plus d'anneaux, rien que deux cordages noirs convergeant vers l'extrémité du mât !

Mais la brute qui me suivait redoubla de coups et de menaces. D'un suprême effort, je me hissai par les cordages jusqu'à la vergue ⁵ de perroquet ⁶. Là, tout hors d'haleine, je dus faire halte. Je n'avais plus au-dessus de ma tête que le mât de cacatois.

— Plus haut ! criaient d'en bas le capitaine et le contremaître ! Je coulai mon regard sur le pont ; tous les matelots s'étaient rassemblés sur le gaillard d'avant ; ils avaient l'air de se quereller, sans doute à mon sujet. La voix de Ben Brace parvint jusqu'à mon oreille :

— Assez ! assez ! vous voyez bien qu'il est en danger !

Mais déjà l'Américain avait relevé sur moi l'instrument de torture ; il se complaisait à mon agonie.

— Monte, cria-t-il en jurant ; monte, ou je te crève !

Et un coup plus violent que les autres vint me cingler les reins.

Un matelot exercé a déjà de la peine à atteindre la vergue de cacatois d'un grand navire ; mais pour un débutant, c'est tenter l'impossible : rien qu'une corde lisse pour se hisser... Je la saisis, cette corde, avec l'énergie du désespoir, et je continuai mon effroyable ascension.

Mais comme j'allais enfin atteindre la vergue, un vertige me prit, toute ma force m'abandonna ; je lâchai la corde et je tombai...

Toutefois je n'avais pas perdu tout à fait connaissance. Je distinguai l'abîme où j'allais être ou brisé ou noyé. Je sentis que j'entrais, que j'enfonçais profondément dans la mer, que je remontais à la surface et que, par une espèce de miracle, je n'étais pas même blessé. J'appris en effet par la suite que, dans cette horrible chute, j'avais d'abord rencontré la grande voile qui, tendue par la brise, m'avait renvoyé comme une balle et sauvé d'une mort inévitable en atténuant la violence du choc.

Lorsque, tout surpris de me retrouver vivant, je levai les yeux sur le navire, je le vis qui s'éloignait rapidement.

Je savais assez bien nager ; moins dans l'espoir de rejoindre la Pandore que pour éviter de couler, je me débattis contre les flots, tout en cherchant du regard quelque corde ou n'importe quel objet où m'accrocher. Je

désespérais déjà de rien voir, lorsque, du haut d'une vague, je distinguai, entre le navire et moi, la tête d'un homme qui se dirigeait évidemment de mon côté. Je ne tardai pas à reconnaître Ben Brace : il s'était précipité dans la mer en me voyant tomber, et il se hâtait de venir à mon secours :

— Bien, mon garçon, très bien ! s'écria-t-il quand il fut près de moi... Tu nages comme un canard... Tu n'es pas blessé, au moins ?... Si tu te sens las, tu peux t'appuyer sur mon épaule.

Je l'assurai que je me sentais capable de nager encore une demi-heure.

— Très bien ! reprit-il, nous n'attendrons pas si longtemps un bout de corde. De la corde, pauvre enfant, tu dois en être rassasié ! Que ces maudits scélérats soient pendus ! Va, tu seras vengé. Sois tranquille, mon garçon !... Ohé, du navire ! cria-t-il, par ici la corde, par ici !...

Le navire avait tourné sur lui-même et venait de notre côté. Seul, j'aurais été, ainsi que je le sus plus tard, impitoyablement abandonné ; mais le capitaine n'aurait jamais osé sacrifier un homme de l'importance de Ben Brace, et il avait aussitôt donné les ordres nécessaires pour nous recueillir à bord. Quelques minutes après, les matelots nous lançaient des cordes et nous hissaient heureusement sur le pont.

CHAPITRE IV

AFFREUSE DÉCOUVERTE.

A la suite de cet événement, chose singulière, mes bourreaux semblèrent se départir un peu de leur cruauté à mon égard, non par bonté d'âme ou sous l'action du remords, mais parce qu'ils avaient remarqué la mauvaise impression produite par leur barbarie sur les matelots, pour la plupart amis ou admirateurs de Ben Brace.

Il me fut désormais permis de participer aux manœuvres de l'équipage, et je fus dispensé d'une partie des basses besognes que l'on m'avait imposées jusque-là, et qui incombèrent par moitié au pauvre Hollandais dont j'ai déjà parlé.

C'était un être simple et timoré, incapable d'opposer aucune résistance aux traitements barbares que lui infligeaient le commandant et son second ; sa résignation ne faisait qu'exciter la rage de ses tortionnaires. Cet infortuné, qui résumait en lui toute la misère humaine, n'avait pas un ami ; et c'est à peine si ses souffrances excitaient la commisération de l'équipage.

C'était lui maintenant qui, les trois quarts du temps, recevait les bourrades qui m'étaient destinées, en détournant sur lui la colère de nos bourreaux communs. Intérieurement je lui en savais gré ; mais j'avais moi-même trop besoin de pitié pour lui témoigner de la sympathie ; car bien que ma situation se fut améliorée, bien que, sous la direction de Ben Brace, je fusse en train de devenir bon matelot, j'étais franchement malheureux. Voici pourquoi.

En mettant le pied sur la Pandore, j'avais été frappé par la composition de l'équipage et son absence de discipline. Les livres que j'avais lus, les récits que j'avais entendus ne cessaient de mettre en lumière le respect et l'obéissance des matelots à l'égard de leurs officiers, et la dignité de la vie maritime. Quelle amère déconvenue, pour moi, de constater le laisser-aller qui régnait à notre bord, et l'infamie de nos officiers !

D'autre part, le nombre des matelots ne laissait pas de me surprendre un peu. La Pandore ne jaugeait que 500 tonneaux ; c'était donc une simple barque, une barque, il est vrai, d'assez belle taille, et complètement grée ;

néanmoins je ne parvenais pas à comprendre pourquoi nous étions si nombreux. La moitié de l'équipage restait inoccupée, même pendant les manœuvres les plus compliquées : où vingt matelots auraient largement suffi, pourquoi étions-nous quarante ?

Cette circonstance, la conduite des officiers et de l'équipage, certaines phrases surprises au vol excitèrent peu à peu en moi d'étranges soupçons. Je commençais à craindre de m'être fourvoyé dans une bande d'horribles bandits.

Pendant les premiers jours, les écoutilles ⁷ étaient restées bouchées et recouvertes au moyen d'un prélat ⁸. Comme nous avions bonne brise et que nous marchions bien, on n'avait pas eu besoin de descendre à fond de cale. Jamais je n'y avais encore mis les pieds ; et la nature de notre cargaison m'était inconnue. Tout ce que je savais pour l'avoir ouï dire, c'est qu'elle se composait surtout d'eau-de-vie à destination du Cap.

Mais quand la Pandore fut à proximité du tropique, on retira le prélat, on ouvrit les écoutilles de l'avant et de l'arrière, et chacun put circuler librement dans l'intérieur du navire.

Poussé par la curiosité, je descendis dans la cale, et le spectacle qui frappa mes yeux me terrifia. A côté d'énormes tonneaux qui semblaient en effet contenir de l'eau-de-vie, j'aperçus un tas de ferrailles dans lesquelles je reconnus, malgré mon inexpérience, des carcans, des menottes, de lourdes chaînes munies d'anneaux. A quel usage étaient destinés ces instruments de torture ? Je n'osais me le demander, je voulais douter encore ; mais lorsque je vis le charpentier construire une espèce de grille avec de grosses pièces de chêne pour fermer le passage des écoutilles, l'horrible vérité m'apparut tout entière : notre navire était un négrier, équipé, armé pour le trafic des esclaves ! A défaut de canons, j'avais remarqué un grand nombre de coutelas, de mousquets, de pistolets qu'on avait tirés je ne sais d'où et distribués aux matelots pour être nettoyés et remis en état. Oui, je me trouvais sur un négrier !

D'ailleurs, loin de dissimuler la nature de notre expédition, l'équipage s'en glorifiait plutôt, comme d'une noble campagne. Nous avions laissé à notre gauche le détroit de Gibraltar, et les parages que nous traversions ne recevaient que bien rarement la visite des vaisseaux de guerre, qui croisent plus au sud, pour empêcher la traite des nègres. Aussi s'amusait-on sans inquiétude à bord du négrier : ce n'était, du matin au soir, que chansons et libations.

J'avais souvent entendu raconter les horreurs auxquelles donnait lieu le commerce des esclaves ; la seule idée de cet odieux trafic me remplissait d'un profond dégoût. Que l'on juge de l'affreux désespoir, de la honte qui m'accablèrent lorsque je me vis associé à ces forbans, et tenu de les assister dans leur abominable commerce de chair humaine !

Oh ! fuir ce navire maudit, briser au plus vile les liens qui m'attachaient à ces brigands ! Je n'avais plus d'autre désir. Mais, hélas ! comment le réaliser ? Des mois, des années pouvaient s'écouler sans que j'eusse la possibilité de me sauver.

Nous cinglions vers la côte de Guinée ; je ne pouvais espérer de trouver là l'appui nécessaire pour m'arracher aux griffes du capitaine : chefs indigènes et vils marchands d'esclaves m'auraient bientôt fait ramener au négrier pour lui prouver leur dévouement. Quant à chercher un refuge dans la forêt, je risquais d'y mourir de faim, ou d'être déchiré par les fauves, ou de devenir l'esclave des nègres... Serais-je plus heureux au Brésil, où le capitaine se rendrait sans doute en quittant la Guinée, pour écouler sa cargaison vivante ? Mais le déchargement se ferait d'une façon clandestine, sur quelque plage déserte, et d'ailleurs on ne me laisserait pas descendre à terre. Et je pleurais amèrement en reconnaissant l'extrême difficulté que j'éprouverais à fuir ce bague flottant. Oh ! si nous pouvions être rencontrés et attaqués par un croiseur anglais ! Les boulets hachant les agrès, abattant les mâts, trouant le flanc de la Pandore, quel rêve !

CHAPITRE V

OU BEN BRACE ME RACONTE SON HISTOIRE.

Ces sentiments, je me gardais bien de les formuler ; la protection de Ben Brace n'aurait pas empêché mes compagnons de m'écharper, si je leur avais manifesté le dégoût qu'ils m'inspiraient. Mais il faut croire que ma physionomie trahissait ma pensée, car il ne se passait guère de jours sans que les gens de la Pandore m'accablasse de railleries et d'injures au sujet de mes scrupules.

Je résolus de me confier à Ben Brace, en évitant de le froisser, de lui laisser croire que je l'enveloppais dans le mépris commun. Je lui avais entendu dire une fois qu'il était fatigué de l'existence qu'il menait, qu'elle lui avait été imposée par les rigueurs du sort, et je reconnaissais journellement en lui une telle supériorité morale sur ses tristes camarades, que je n'hésitai pas lui demander conseil sur ce que je devais faire.

Ben Brace allait volontiers s'asseoir, à la fin du jour, pour fumer sa pipe, sur l'étroite et solitaire plate-forme du beaupré, à l'avant du navire. C'est là qu'un soir je le suivis, comme je l'avais fait quelquefois déjà.

— Ben, je voudrais te parler, lui dis-je en le tutoyant comme il est d'usage entre matelots.

— Qu'y a-t-il, mon garçon ?

— Qu'est-ce que c'est que notre vaisseau ?

— Ce n'est pas un vaisseau, c'est une barque.

— Oui, mais quelle espèce de barque ?

— Une belle barque bien équipée et grée, avec voilure complète.

— Je le sais ; mais de quelle espèce est cette barque ?

— D'une excellente espèce. C'est un fin voilier, comme on n'en trouverait guère en mer...

— Non, ce n'est pas cela que je voudrais savoir, Ben.

— Et que voudrais-tu donc savoir ?... Du diable si je te comprends !

— Ben, réponds franchement : la Pandore est-elle une barque marchande ?

— Oh ! oh ! voilà donc où tu voulais en venir ? Cela dépend, mon enfant, du sens que tu attaches au mot « marchandises » ; on en voit de plusieurs espèces...

— Et de quelle espèce est la cargaison de la Pandore ?

demandai-je en portant ma main sur son bras et en le regardant dans les yeux d'un air de prière.

Après un moment d'hésitation, sentant l'impossibilité de se dérober, il répondit :

— Des nègres, c'est inutile de te le cacher... La Pandore n'est pas une barque marchande, non, c'est un véritable négrier.

— Oh ! Ben, lui dis-je d'un ton suppliant, n'est-ce pas là quelque chose d'horrible ?

— Pauvre enfant, tu n'étais pas né pour une pareille existence ; tu me fais de la peine. La première fois que tu as posé le pied ici, je voulais te mettre sur tes gardes, et je l'aurais fait si le vieux requin ne t'avait engagé avant que j'eusse eu le temps de t'approcher ; il avait besoin d'un mousse, autant toi qu'un autre. La seconde fois que tu es venu, j'étais couché. Bref, te voilà des nôtres ; non, petit Will, tu n'es pas ici à ta place.

— Et toi, Ben ?

— Assez, mon garçon, assez !... Mais pourquoi t'en voudrais-je ? cette idée-là devait te venir. Mais va, je ne suis peut-être pas aussi mauvais que tu le crois.

— Je ne te crois pas mauvais, Ben, au contraire ; c'est pourquoi je te dis tout cela. Je te trouve très différent des autres...

— Tu as peut-être raison, peut-être tort. Oui, il fut un temps où j'étais comme toi, Will, où je n'avais rien de commun avec ces forbans ; mais, vois-tu, il y a par le monde des monstres qui ont fait de moi le mauvais homme que je suis...

Il s'arrêta et poussa un profond soupir ; une expression d'indicible amertume assombrit son Visage, comme au souvenir de quelque révoltante infamie.

— Non, Ben, lui dis-je, ils t'ont rendu malheureux, mais non pas mauvais.

— Merci, petit Will, répondit mon ami ; tu es bon de me parler ainsi, bien bon, mon enfant ; tu réveilles dans mon cœur quelque chose des sentiments d'autrefois... Je veux te dire tout ; écoute bien, tu comprendras...

Une larme, la première qui eût, depuis bien longtemps, mouillé les yeux de Ben, trembla au bord de ses cils, tandis que sa face basanée exprimait une affection nuancée de tristesse. Je me disposai à l'écouter attentivement. Il reprit :

— Mon histoire ne sera pas longue. Je n'ai pas toujours été ce que je suis. J'ai longtemps figuré sur les rôles de l'équipage d'un vaisseau de guerre ; et nul, je peux bien le dire, ne connaissait et ne remplissait ses devoirs mieux que moi. Mais cela n'a rien empêché. Un jour, à Spithead, où la flotte se trouvait, j'en vins à interpeller le contremaître, à propos de ma fiancée qu'il regardait de trop près. La colère me prit, je le menaçai... Une simple menace... Regarde, enfant, le résultat.

Et Ben, ayant retiré sa vareuse et relevé sa chemise jusqu'aux épaules, me montra un dos sillonné de profondes cicatrices, marques indélébiles des plaies que lui avait faites le « chat à neuf queues » ⁹.

— Tu sais maintenant à la suite de quelles circonstances je me trouve sur la Pandore, reprit Ben Brace. Je désertai, je voulus m'engager dans la marine marchande ; mais je portais sur moi la marque de Caïn, tôt ou tard elle se découvrirait et je n'avais plus qu'à partir. Ici, vois-tu, je ne fais point tache. Plus d'un, parmi mes compagnons, a le dos raviné comme le mien.

Ben se tut. Je me sentais moi-même trop ému pour proférer un mot. Pendant quelques minutes, le silence régna entre nous.

— Ben, lui dis-je enfin en abordant la question que j'avais le plus à cœur, la vie que l'on mène sur la Pandore est quelque chose d'abominable : tu n'as certainement pas le désir de continuer une pareille existence ?

Il détourna la tête sans répondre. Je poursuivis :

— Moi, je ne la supporterai pas. Je suis absolument décidé à me sauver à la première occasion favorable : tu m'aideras, n'est-ce pas ?

— Enfant, nous partirons ensemble, répondit-il.

— Oh ! quel bonheur !

— Oui ! j'en ai assez de cette vie-là, continua-t-il. Ce n'est pas la première fois que l'idée de quitter la Pandore m'est venue. Ce voyage-ci est le dernier que je ferai. Depuis quelque temps déjà je pensais à m'enfuir et à t'emmener avec moi.

— Que je me sens heureux, Ben !... Mais quand partirons-nous ?

— Je l'ignore, petit Will. Il ne faut pas songer à nous sauver sur la côte d'Afrique, car nous n'échapperions pas aux noirs. Mais en arrivant en

Amérique, j'espère bien que nous réussirons à quitter le navire. Compte sur moi, mon garçon, nous trouverons bien là le moyen de filer.

— Que de jours encore à souffrir !

— N'aie pas peur, tu ne souffriras pas ; j'y veillerai. Seulement, évite soigneusement de laisser voir que telle ou telle chose te déplaît. Et surtout, ne dis pas un mot de noire conversation à qui que ce soit, entends-tu ?

— Je te le promets, dis-je à Ben.

Et comme en ce moment on l'appelait pour être de quart, nous descendîmes ensemble sur le pont. Depuis que j'avais posé le pied sur la Pandore, c'était la première fois que j'avais le cœur à l'aise.

CHAPITRE VI

OU LE NÉGRIER EST POURSUIVI PAR UN CROISEUR ANGLAIS.

Le navire cinglait vers le tropique du Cancer. Plus nous avançons, plus la température augmentait ; il faisait si chaud que le goudron fondait et que nos souliers s'attachaient au plancher.

Aucun des navires rencontrés jusqu'alors n'avait semblé désireux de faire connaissance avec le négrier, lequel, de son côté, évitait soigneusement de se trouver sur leur route. Nous étions arrivés ainsi dans le golfe de Guinée, à cent milles environ de la côte d'Or, lorsque nous aperçûmes un voilier qui paraissait au contraire chercher à se rapprocher de nous et à nous gagner de vitesse. A la marche de ce navire, à la forme de son gréement, qui était celui d'un cutter ¹⁰, à l'audace avec laquelle il poursuivait un bâtiment bien plus grand que le sien, le capitaine reconnut qu'il avait affaire à un croiseur beaucoup mieux armé que la Pandore, et sans doute à l'un des vaisseaux de la marine royale d'Angleterre chargés précisément d'empêcher dans ces parages la traite des nègres.

Cependant le cutter se rapprochait. Le doute n'était plus permis ; le pavillon de la Grande-Bretagne était arboré à son mât. C'était bien un croiseur anglais qui nous donnait la chasse, et nulle rencontre ne pouvait être plus inquiétante pour un navire comme le nôtre.

Cette découverte jeta la plus grande confusion à bord de la Pandore. Mais bientôt le capitaine donna l'ordre de larguer toutes les voiles et de fuir à toute vitesse devant le cutter, dont la silhouette se dessinait plus nettement à chaque minute.

Quant à moi, j'étais agité de sentiments divers. D'une part je souhaitais vivement que la prise de la Pandore vînt m'arracher enfin à l'horrible existence à laquelle j'étais condamné ; mais à la pensée du châtiment réservé à Ben, déserteur de la marine royale, si l'équipage était fait prisonnier, je me prenais à former des vœux pour le salut du négrier.

Longtemps je flottai ainsi entre la crainte et l'espérance. Le vent soufflait avec violence, et cette circonstance favorisait le cutter, aussi fin voilier que la Pandore, mais bien plus résistant : il voguait toutes voiles dehors, tandis que notre navire avait été contraint de baisser ou carguer une partie des siennes. Le croiseur gagnait donc du terrain ; et il était évident que, si la force du vent se soutenait pendant deux heures encore, nous allions être rejoints et capturés.

Sous l'empire de cette crainte, le capitaine fit aussitôt disparaître tous les objets qui devaient servir à son trafic de chair humaine ; carcans, menottes, chaînes furent cachés dans une tonne que l'on hissa parmi les voiles et les agrès ; la grille que le charpentier venait d'achever fut brisée. Quant aux armes, dont on ne pouvait songer à faire usage contre un adversaire muni de canons, elles furent serrées à fond de cale dans une cachette préparée à cet effet. Enfin le capitaine sortit ses papiers de bord, destinés à établir qu'il était parfaitement en règle, et se tint prêt à subir la visite qu'il ne pouvait plus éviter.

Le cutter arrivait à un mille du négrier. Un boulet vint s'enfoncer dans l'eau près de nous, un pavillon fut hissé pour ordonner à la Pandore de s'arrêter immédiatement.

Soudain, comme si le canon lui en eût donné le signal, le vent se calma, s'atténua en brise légère ; les voiles, détendues, se balancèrent mollement. Du premier coup d'œil, le capitaine comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de ce changement, produit sans doute par le soleil qui était sur le point de se coucher. Au lieu d'obéir au croiseur, il donna l'ordre de déployer toutes les voiles ; tous les matelots se précipitèrent dans les agrès pour exécuter ses ordres, et la Pandore fila rapidement devant le cutter qui fit feu de toutes ses pièces sans nous atteindre et ne tarda pas à être distancé. Avant même que la nuit fût venue, le croiseur ne formait plus à l'horizon qu'un point imperceptible.

CHAPITRE VII

LE ROI DINGO-BINGO.

Le lendemain, avant la fin du jour, nous arrivions en vue de la côte d'Or, de ce rivage que la traite des nègres a rendu tristement fameux. La Pandore passa la nuit au large, mais elle se rapprocha de la terre dès le lever du soleil. On ne voyait ni port, ni phare, ni village sur cette rive basse et couverte d'une épaisse forêt. Mais le capitaine connaissait évidemment ces parages, il allait à coup sûr, et savait que non loin de la côte des individus attendaient son arrivée.

Nous n'avions devant nous aucune baie, aucun lieu d'abordage ; déjà quelques-uns des matelots, qui étaient nouveaux sur la Pandore, commençaient à exprimer la crainte d'un échouage, lorsque, après avoir doublé une pointe boisée, nous découvrîmes l'embouchure d'une rivière encaissée et profonde. Le navire en franchit la barre sans hésiter, et remonta le courant ; au bout de quelques minutes il s'arrêtait à un mille de la côte.

Non loin du bord, en face de l'endroit où nous avions jeté l'ancre, s'élevait une cabane d'une construction bizarre. Devant la façade, tout près de l'eau, se tenait un groupe de noirs, qui échangèrent aussitôt des signaux avec le contremaître de la Pandore. Après quoi, un canot, monté par d'autres noirs, vint prendre quelques-uns des personnages qui semblaient nous attendre, et se dirigea ensuite de notre côté.

Bientôt je pus examiner à loisir les horribles passagers qui remplissaient l'embarcation. On n'aurait pu rêver de figures plus féroces, c'étaient de véritables démons ; ces gredins-là devaient avoir, ainsi que me l'avait dit Ben Brace, l'âme plus noire que la peau.

Ils étaient onze, d'une couleur variant depuis l'ébène jusqu'à une vilaine nuance jaunâtre. Il était évident qu'ils n'étaient pas de la même tribu ; mais s'ils différaient par la couleur, ils avaient entre eux de nombreux points de ressemblance : front bombé, lèvres épaisses, cheveux crépus et laineux, expression cruelle.

Les rameurs avaient le corps nu, à l'exception des reins autour desquels s'enroulait une bande de cotonnade retombant à mi-cuisse. Les trois

individus qu'ils nous amenaient, pour être d'un rang plus élevé ainsi que l'indiquait leur costume moins sommaire, montraient une physionomie encore plus féroce.

Le chef de la bande joignait à un visage hideux un accoutrement singulier. Son aspect inspirait à la fois l'épouvante et l'hilarité.

Grand, gros comme un muid, noir comme de la poudre, avec une figure respirant la cruauté la plus atroce alliée à la plus basse fourberie, il eût été vraiment à donner le frisson, si son costume n'eût, d'autre part, appelé le fou rire. Il portait un vieil uniforme écarlate du temps du roi Georges, une tunique avec des galons de sergent, tellement étroite, que les pans en étaient impossibles à boutonner et que les basques en avaient craqué sur les reins énormes, laissant flotter le bout d'une chemise rayée, jadis usée par quelque matelot. Un vieux tricorne aux plumes râpées, aux galons noircis, un énorme coutelas dans le ceinturon et un grand sabre complétaient ce burlesque attirail. Quant au pantalon, notre nègre n'en avait pas ; il était tout à fait nu depuis le nombril jusqu'aux orteils.

Telle était Sa Majesté le roi Dingo-Bingo, le noir monarque que le capitaine avait ordonné à son équipage de recevoir avec respect. Laissant les huit rameurs, ses gardes du corps, dans le canot, Dingo-Bingo, suivi de ses deux conseillers, monta à bord de la Pandore au moyen de l'échelle qu'on avait préparée à cet effet.

Le capitaine accueillit Sa noire Majesté avec tous les honneurs dus à son rang ; après un échange de saluts bruyants, il la conduisit dans sa cabine, où ces deux parfaits chenapans, qui étaient d'anciennes connaissances, s'enfermèrent pour causer de leurs affaires.

Sans avoir entendu leur conversation, je puis en dire le résultat. Le roi Dingo-Bingo avait dans le voisinage, sans doute dans une espèce de grande case que j'avais aperçue au milieu des arbres, une foule de nègres qu'il voulait vendre : misérable bétail en partie acheté dans les contrées de l'intérieur, en partie traqué et pris à la chasse, ou même recruté parmi les propres sujets du potentat africain. Et sans doute que la bande était assez nombreuse pour compléter d'un seul coup la cargaison de la Pandore, car le capitaine jubilait quand il reparut sur le pont avec son digne acolyte.

Sa Majesté ne semblait pas moins enchantée de l'entrevue. Elle sortait à moitié ivre de la cabine, tenant d'une main une bouteille de rhum aux trois quarts vide et de l'autre quelques colifichets étincelants, quelques lambeaux d'étoffe de couleur voyante qu'elle venait de recevoir en don du capitaine.

Le roi traversa le pont d'un air conquérant, s'embarrassa dans son grand sabre, manqua tomber deux ou trois fois, se vanta d'avoir pillé force villages, razzie force captifs, et finit par rappeler au capitaine le magnifique chargement qu'il lui avait préparé : cinq cents nègres, jeunes et robustes, qu'il livrerait tout de suite, s'il plaisait au capitaine.

Mais celui-ci n'était pas encore prêt ; il devait d'abord embarquer l'énorme provision d'eau douce dont il avait besoin pour abreuver un si grand nombre d'esclaves pendant toute la traversée d'Afrique en Amérique.

La pirogue ramena à terre le roi Dingo-Bingo. Quelques instants après, le capitaine avec le contremaître et cinq ou six matelots de la Pandore rejoignaient Sa Majesté, qui les avait invités à un grand festin préparé dans la case royale, non loin du fleuve.

Je jetai des regards d'envie sur le canot qui les emportait, non pas certes que j'eusse le désir de m'asseoir à la table de Dingo-Bingo ; mais j'aurais été si heureux, après ma longue et pénible reclusion abord, de me retrouver sur la terre ferme, de courir, de m'asseoir à l'ombre des beaux arbres qu'on apercevait du navire, d'écouter le chant des oiseaux, d'être seul, libre, même pour un seul jour !

CHAPITRE VIII

DÉVORÉ PAR UN CROCODILE !

Mon désir n'aurait sans doute jamais été réalisé sans l'intervention de Ben Brace.

J'étais constamment occupé à frotter ou à brosser sur la Pandore ; pas un seul moment de répit. Les autres, quand ils avaient fini leur besogne, qui consistait à débarquer le rhum, le fer et le sel donnés en paiement au roi Dingo-Bingo, avaient toute liberté de descendre à terre. J'avais essayé plus d'une fois de me glisser avec eux dans la chaloupe ; mais toujours le capitaine et le contremaître m'en avaient écarté.

Peut-être craignaient-ils que je ne cherchasse à m'enfuir. Bon mousse, excellent domestique, mon départ les aurait grandement fâchés, et c'est pourquoi ils ne me permettaient point de quitter le navire.

Dutchy n'était pas plus favorisé que moi. C'était le malheureux Hollandais dont j'ai raconté la vie épouvantable à bord. Sa situation était bien pire que la mienne, et l'on devait supposer qu'il ferait tout au monde pour échapper à ses tortures. Il était en effet à bout de patience, et il avait résolu de désertir.

Nous étions depuis quelques jours au mouillage devant la case de Dingo-Bingo, lorsque Dutchy me fit part de ses projets, dans l'espoir que je l'accompagnerais dans sa fuite. J'étais le seul de tout l'équipage qui lui eût jamais témoigné quelque pitié ; et il supposait à juste titre que je saisiserais avec empressement une occasion d'échapper à nos persécuteurs communs.

Mais les conseils de Ben Brace m'avaient déterminé à subir toutes les avanies du capitaine et du contremaître jusqu'à ce que nous fussions en Amérique ; c'est pourquoi, loin d'accueillir la proposition du Hollandais, je m'efforçai de le détourner de son dessein, en l'engageant à attendre, comme moi, l'arrivée du navire sur la côte américaine pour essayer alors de quitter l'horrible négrier.

Malheureusement, Dutchy avait trop souffert ; il était à bout de résignation, et tous mes conseils furent inutiles.

Une nuit, nous fûmes réveillés par le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

— Un homme à la rivière ! cria le matelot de quart.

La lune était pleine, et sa clarté permettait de distinguer les objets presque aussi nettement que dans le jour. Les matelots, se précipitant vers le bord du navire, aperçurent à la surface du fleuve un point noir qui flottait vers la rive.

C'était le pauvre Dutchy qui venait de réaliser ses projets d'évasion ; il nageait vivement du côté de la terre. Mais avant que le fuyard eût franchi la moitié de la distance qui l'en séparait, le capitaine et le contremaître, qui avaient sauté sur leurs armes, se penchaient au-dessus du bastingage et se préparaient à faire feu sur le malheureux.

Toutefois, ce n'était pas de leurs mains que Dutchy devait périr.

Avant qu'ils eussent eu le temps de tirer, un remous se produisit sur la surface de l'eau ; bientôt apparut la tête, puis le corps très allongé d'un animal que chacun reconnut sans peine :

— Un crocodile ! un crocodile ! crièrent les matelots.

Le capitaine et le contremaître relevèrent leurs mousquets : une expression diabolique rayonna sur leur visage : ils n'avaient pas besoin d'intervenir ; l'œuvre de mort allait s'accomplir sans eux.

— Pauvre Dutchy ! prononça une voix pitoyable ; jamais il n'arrivera au bord... le crocodile va le saisir.

Au même instant le monstrueux saurien s'élança, montrant son dos couvert d'écaillés au-dessus du fleuve. Il happa d'un coup de ses mâchoires puissantes la cuisse du nageur et plongea vivement. Un suprême cri d'agonie déchira l'air, tandis que l'eau se teignait de sang.

— C'est bien fait ! s'écria le capitaine avec un horrible juron. La perte n'est pas grande ; nous nous passerons aisément de ce marin d'eau douce.

— Certainement ! acquiesça le contremaître.

Et il ajouta, en se tournant vers moi :

— Avis à qui tenterait de désertir. Tant pis pour cet imbécile ; il n'avait qu'à rester à bord. Après tout, s'il préférerait le ventre d'un crocodile au tillac d'un bon navire, il est servi à souhait. C'est égal, c'est dans un drôle d'équipage qu'il a fini par s'enrôler.

Ces atroces plaisanteries furent accueillies par les éclats de rire du capitaine et de quelques matelots.

Bientôt l'équipage se rendormit, sans plus s'inquiéter du malheureux. Quant à moi, appuyé sur le bordage du navire, je ne pouvais détacher mes regards de l'endroit où j'avais vu disparaître l'infortuné Dutchy. Bien que,

sur la surface unie de l'eau, nul vestige ne subsistât de l'horrible scène, mon imagination frappée me la représentait toujours dans ses moindres détails. Je revoyais ce monstre hideux saisissant dans sa gueule le corps de sa victime ; j'entendais ce cri d'angoisse répété par l'écho...

CHAPITRE IX

TRISTES RÉFLEXIONS D'UN PRISONNIER.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit ; le retour de la lumière m'apporta comme un soulagement. Néanmoins, pendant toute la journée suivante, je ne cessai de songer au sort de mon pauvre camarade. Il me semblait que pareille destinée m'était réservée. Je savais que j'avais tout à craindre de la férocité du capitaine et du contremaître, les véritables meurtriers, suivant moi, du malheureux Dutchy. Et de douloureux pressentiments me déchiraient le cœur.

Durant toute cette journée, le cri suprême de l'infortuné vibra à mon oreille, avec une acuité rendue encore plus douloureuse par la bruyante gaîté de l'équipage. C'était grande fête sur la Pandore ; le capitaine recevait le roi Dingo-Bingo à son bord ; Sa Majesté ayant amené avec elle, non seulement ses principaux conseillers, mais encore ses propres femmes, les matelots organisèrent un bal ; pendant la plus grande partie de la nuit, l'on but et l'on dansa à bord de la Pandore.

Cependant les grossières marchandises que nous avions apportées avaient été délivrées au roi Dingo-Bingo, qui avait, en échange, compté ses captifs au capitaine, et l'on travaillait sur le navire à remplacer les grilles détruites pendant la chasse du croiseur, à consolider les cloisons destinées à séparer les hommes des femmes, à remplir les tonneaux d'eau douce, en un mot, à disposer tout ce qu'il fallait pour l'embarquement des esclaves.

La seule pensée des horreurs de la traversée que nous allions faire me remplissait l'âme des plus vives appréhensions. Je ne songeais pas seulement à mes propres souffrances, mais aux tortures dont j'allais être le témoin et peut-être le complice involontaire, au spectacle de ces pauvres nègres, condamnés à passer de longues semaines dans un espace trop étroit pour les contenir, à souffrir le supplice de la soif, de la faim et de la chaleur...

J'étais assez malheureux sans cela, assez déchiré de regrets. Ce qui m'avait arraché à la maison paternelle, ce n'était pas une vocation

irrésistible pour la marine, c'était la passion des voyages, la soif d'aventures inconnues.

— Une fois à bord, me disais-je, plus d'entraves, plus d'obstacles, le monde s'ouvrira tout entier devant moi.

Quel désenchantement cruel ! Je me trouvais en Afrique, à cent mètres du rivage, et, comme un prisonnier qui ne peut qu'entrevoir de loin, à travers ses barreaux, l'horizon illimité, c'est tout au plus s'il m'était permis de regarder la magnifique contrée qui s'étendait sous mes yeux.

Cette contrée était inhabitée. Les baraques et les cases qui bordaient le fleuve constituaient la factorerie du roi Dingo-Bingo, mais Sa Majesté ne l'occupait qu'à de rares intervalles ; sa ville et son palais se trouvaient bien plus loin dans les terres. Le roi ne venait sur la côte qu'une fois l'an, pour y attendre les négriers et leur remettre sa marchandise humaine, dont le trafic formait son principal revenu. Pendant tout le reste de l'année, la factorerie demeurait déserte.

Le paysage qui se déroulait devant moi avait de quoi satisfaire mon ardente curiosité.

Des hippopotames géants traversaient l'eau du fleuve et se traînaient sur la rive ; d'énormes crocodiles gisaient sur la berge, ou poursuivaient dans la rivière quelque poisson qu'ils happaient d'un coup de gueule ; de gros marsouins bondissaient au-dessus de l'eau et jouaient autour du navire.

Le spectacle de la orêt n'était pas moins intéressant pour moi. A travers les arbres, un lion m'apparut. De grands singes, les uns noirs, les autres rouges, gambadaient d'une branche à l'autre et remplissaient l'air de leurs cris. Une multitude de ramiers, de perroquets, d'oiseaux de toutes les couleurs volaient constamment au-dessus de la rivière, et, se posant à la cime des arbres, faisaient entendre les concerts les plus variés.

La vue de cette joyeuse animation ne faisait qu'augmenter encore le vif désir que j'avais de descendre à terre et d'errer librement parmi les splendeurs de cette forêt tropicale, et je commençais à désespérer, lorsque Ben Brace m'annonça qu'il avait congé pour le lendemain et que je l'accompagnerais dans son expédition. C'était uniquement pour l'obliger que le capitaine m'accordait cette faveur, mon ami ayant déclaré que je lui serais nécessaire : il allait à la chasse, il avait besoin d'un aide pour porter son gibier, etc. Mais j'étais trop heureux pour m'inquiéter des motifs qui avaient décidé le capitaine, et la perspective de suivre Ben me remplissait d'une joie inexprimable.

CHAPITRE X

JE METS LE PIED SUR LA TERRE D'AFRIQUE. —UN DROLE DE DINDON.

Le lendemain matin, dès l'aube, deux amis de Ben Brace nous conduisirent au rivage et ramenèrent le canot. Quelle joie de poser le pied sur la terre ferme ! Jusqu'au dernier moment j'avais redouté que mes tyrans, se ravisant, ne me retinssent à bord. Lorsque nous nous fûmes engagés dans les broussailles qui me dérobaient enfin à mes persécuteurs, je respirai à pleins poumons.

J'éprouvais une véritable ivresse, je sautais de joie, je courais comme un fou, je dansais en agitant les bras, je riais et pleurais tout à la fois : un instant, Ben crut que j'allais perdre la tête.

Songez donc ! je marchais dans l'herbe après avoir arpenté pendant deux longs mois le tillac glissant d'un navire ; au lieu de mâts et d'agrès c'était de beaux arbres verts qui m'environnaient. Et puis j'étais libre ; libre de penser, de parler, d'agir, loin des ignobles faces et des jurons affreux de mes persécuteurs, libre d'errer dans la forêt avec mon protecteur, mon ami, dont la belle et bonne figure s'épanouissait. Depuis que j'avais mis le pied sur la Pandore, c'était ma première joie.

Nous étions donc partis pour chasser, et nous nous étions équipés en conséquence. Ben portait allègrement un grand mousquet à pierre du temps de la reine Anne, avec une baguette en métal, et d'un poids qui eût fait plier un grenadier. Moi je m'étais muni d'un énorme pistolet d'abordage qui me tenait lieu de fusil. Une livre de petit plomb que mon camarade avait mis dans sa blague à tabac, une certaine quantité de poudre que nous emportions dans une bouteille ayant contenu de l'eau-de-vie, des étoupes à calfater en guise de bourres, complétaient notre équipement.

Nous marchions depuis longtemps dans la forêt sans avoir pu découvrir aucun des oiseaux qui chantaient au-dessus de nos têtes et que les branches et les feuilles dissimulaient à notre vue. Nous aperçûmes enfin un gros oiseau brun tranquillement perché sur la plus basse branche d'un arbre entièrement dénudé.

Je m'arrêtai à une certaine distance. Ben, qui ne manquait pas d'adresse et ne voulait pas revenir les mains vides, se glissa d'un arbre à l'autre et s'approcha de manière à ne pas manquer sa proie. Mais l'oiseau ne bougeait pas plus que s'il eût été empaillé. Le chasseur tira à bout portant, et la bête, qu'il lui était impossible de manquer, tomba raide morte.

Je m'élançai pour la ramasser. Ainsi que Ben, j'ignorais le nom et la famille de cet oiseau, dont la taille et l'aspect rappelaient le dindon, avec sa tête et son cou tout rouges et déplumés.

Ben croyait que c'était une dinde sauvage ; moi, sachant que cet animal ne se rencontre pas en Afrique où abondent au contraire les outardes et diverses espèces d'oiseaux assez semblables au dindon, je supposai que c'était l'un de ces derniers que mon compagnon avait tiré, et que, pour n'être pas une dinde, notre gibier n'en constituerait pas moins un excellent rôti. Aussi Ben s'empressa-t-il de l'attacher à son épaule, en bandoulière. Puis il rechargea son arme et nous voilà repartis.

Nous n'avions pas fait dix pas que nous aperçûmes le cadavre d'un animal en partie rongé. Ben me dit que c'était un daim ; mais observant que la bête portait des cornes au lieu de bois, ayant lu d'ailleurs qu'on ne trouve ni daim ni chevreuil dans cette partie de l'Afrique, je répondis à mon compagnon que nous nous trouvions en face d'une antilope. Mais Ben, qui n'avait jamais entendu prononcer ce nom, ne voulut pas me croire.

— Une antilope ! s'écria-t-il d'un air de dédain ; non, non, petit Will, c'est bel et bien un daim, mon garçon. C'est malheureux seulement qu'il ne soit pas entier ; c'est cela qui nous aurait fait une riche cargaison, n'est-ce pas !

— Oui, répondis-je d'un air distrait, car je pensais à autre chose. Le cadavre de l'antilope avait été déchiré et dévoré à moitié par quelque rapace, un chacal ou un loup affamé, m'avait dit Ben. Je l'avais cru tout d'abord : mais je remarquai tout à coup que le globe de l'œil avait disparu, l'orbite était parfaitement nettoyée ; il devenait évident que ce n'était point là l'œuvre d'un quadrupède ; la cavité qui avait contenu les yeux était beaucoup trop étroite pour le museau d'un chacal. C'était un bec d'oiseau qui avait ainsi rongé les yeux de l'antilope, sans doute un bec de vautour.

Mais quel était donc l'animal que Ben portait en bandoulière ? Plus de doute : l'endroit où nous l'avions découvert à proximité du cadavre, son immobilité à l'approche du chasseur, sa tête et son col sans plumes, tout m'indiquait que c'était un vautour.

Mais il m'en coûtait de détromper mon pauvre compagnon. J'aimais mieux qu'il s'avisât lui-même de sa méprise. Je n'attendis pas longtemps : au bout de cent pas, je le vis détacher l'oiseau, le porter à son nez et le jeter au loin en criant :

— Un dindon, ça ! Ah ! petit Will, non, ce n'est pas une dinde... C'est un maudit vautour qui pue la charogne.

En prononçant ces paroles, il avait une mine si drôle que j'aurais éclaté de rire si je n'avais craint d'ajouter à son dépit. Je feignis donc la surprise et, m'approchant de l'immonde bête, je reconnus que c'était bien un vautour. Puis nous reprîmes notre course sans but en quête d'un gibier plus appétissant.

Nous pénétrâmes bientôt, à ma vive joie, dans une grande forêt de palmiers. Si jamais, en pensant aux lointains rivages, j'avais formé quelque désir, c'était celui de contempler ces arbres merveilleux, que l'on rencontre seulement dans les pays les plus chauds, et dont mes livres de voyage m'avaient si souvent vanté la beauté.

Les palmiers qui constituaient la forêt où nous venions de nous engager appartenaient à l'une des plus nobles familles de cette magnifique tribu, qui en compte, dit-on, jusqu'à mille. Je sus plus tard que c'étaient des palmiers oléifères, ou élaïs.

Rien n'est plus beau qu'un élaïs, avec son tronc qui s'élance à une hauteur de trente mètres, et ses longues feuilles vertes semblables à d'immenses plumes d'autruche, qui retombent gracieusement en forme de parasol, et ses lourds régimes de fruits d'or.

Rien de plus beau qu'un élaïs, si ce n'est une forêt tout entière d'élaïs. Aussi loin que portait la vue, nous n'apercevions que des troncs élancés, droits et réguliers comme les colonnes d'un temple ; ils soutenaient la voûte dont les courbes gracieuses formaient au-dessus de nos têtes d'énormes arcades finement ajourées.

Mais les noix d'élaïs qui jonchaient le sol rendaient la marche extrêmement pénible ; nous n'avancions qu'en chancelant dans cette forêt merveilleuse, et malgré sa beauté, nous désirions vivement d'en sortir au plus vite.

CHAPITRE XI

UNE RENCONTRE INATTENDUE.

Au bout d'une heure nous débouchions dans une plaine immense, clairsemée d'arbres magnifiques, soit isolés, soit groupés en bouquet, et si heureusement placés qu'on eût dit un parc artistement dessiné. Mais on ne découvrait nulle part ni maison ni cabane, ni rien qui décelât le voisinage de l'homme.

Nous ne tardâmes pas à découvrir, paissant dans la prairie, un groupe de charmants animaux, que Ben qualifia du nom de daims, mais qu'à leurs cornes je reconnus pour être des antilopes. Tout heureux de cette rencontre qui nous promettait une bonne chasse, nous nous consultâmes rapidement sur le meilleur moyen d'arriver au gibier qui excitait notre convoitise. Nous n'avions qu'une chose à faire : nous glisser, de taillis en taillis, jusqu'au Bouquet qui se trouvait près des antilopes. Tantôt marchant à demi courbés, tantôt rampant sur nos genoux et sur nos mains, nous atteignîmes enfin le fourré d'acacias et d'aloès d'où nous voulions attaquer le troupeau.

Avec quelle joyeuse émotion nous vîmes les antilopes continuer à paître sans témoigner d'inquiétude, à bonne portée de fusil !

Ben abaissa le canon de son mousquet, l'appuya sur une branche, visa avec soin et pressa la détente.

L'écho de la détonation vibrait encore que toutes les antilopes avaient disparu, quoique Ben, comme tous les chasseurs en pareille occurrence, se déclarât certain d'avoir touché la bête qu'il avait visée.

La vérité est que le plomb de son mousquet était beaucoup trop petit pour chasser un animal de la grosseur des antilopes.

Ben regretta de n'avoir pas emporté soit des balles, soit quelques petits morceaux de fer ; mais nous étions, en partant, loin de nous attendre à rencontrer des antilopes. Mon compagnon rechargea donc son arme avec son plomb à bécassine et nous nous mîmes en quête d'un gibier plus abordable.

Bientôt notre attention fut sollicitée par un arbre singulier, flanqué à distance de quelques autres du même genre, mais infiniment plus petits.

Ben supposait, à tort, que c'était un palmier, et il fondait son opinion sur l'aspect des jeunes arbres qui s'élevaient autour de leur gigantesque ancêtre, et dont le tronc bizarre, plus gros du haut que du bas, n'offrait pas une seule branche et se couronnait tout simplement d'une grosse touffe de feuilles longues et épaisses semblables à des lames de sabre.

J'aurais sans doute partagé la méprise de mon compagnon ; mais je me rappelai tout à coup d'avoir lu jadis, dans un livre consacré aux merveilles de la nature, la description d'un arbre appelé dragonnier, et dont la sève est rouge comme le sang. Or, la gravure qui accompagnait cette description reproduisait l'exacte image du grand arbre que nous avions maintenant sous les yeux. Ce n'était donc pas un palmier, mais un dragonnier de la plus grande taille.

Mais Ben n'en voulait pas démordre : comment pouvais-je connaître cet arbre, puisque je n'en avais jamais vu de pareil ? J'eus beau lui parler du livre et de la gravure, il n'en demeurerait pas moins incrédule.

— Veux-tu que je te prouve que j'ai raison ? lui dis-je enfin.

— Comment donc ?

— Si l'arbre saigne, lui répondis-je, c'est que c'est bien un dragonnier.

— Si l'arbre saigne ?... reprit-il ; est-ce que tu perds la tête, mon petit Will ? Qui a jamais ouï dire que les arbres ont du sang ?

— Je parle de la sève.

— Parbleu, il est certain que tous les arbres ont de la sève, excepté quand ils sont morts.

— Oui, mais pas de la sève rouge.

— Eh quoi ! tu crois donc que la sève de cet arbre-là est rouge ?

— Rouge comme du sang, j'en suis à peu près sûr.

— Essayons, mon garçon. Rien de plus facile. Nous n'avons qu'à pratiquer une incision dans le tronc, et nous verrons bien la couleur de la sève qui coule dans les veines de cet arbre rébarbatif, bon tout au plus à servir de potence.

Tout en prononçant ces paroles, Ben s'avavançait dans la direction du dragonnier. Nous marchions tranquillement, sans nous presser ; l'arbre n'était pas une antilope, il ne se sauverait pas.

En traversant les hautes herbes jaunies qui s'étendaient autour de lui, nous aperçûmes les traces toutes fraîches d'un animal pesant, sans doute quelque antilope, qui avait passé par là. Sans attacher la moindre

importance à ce détail, nous nous approchâmes du tronc colossal, et Ben, tirant son coutelas, en donna un grand coup dans l'écorce.

Mais nous n'eûmes guère le loisir d'examiner la couleur de la sève coulant de l'entaille, car, à ce moment précis, un animal surgit à vingt pas de nous et regarda d'un air surpris les audacieux qui venaient le troubler dans son repos.

Un enfant aurait immédiatement reconnu ce pelage fauve, cette crinière touffue, ce large visage aux yeux jaunes, aux lèvres froncées découvrant d'effroyables canines. C'était un lion que nous avions devant nous.

Pâtes d'épouvante, nous considérions l'énorme fauve, qui semblait plus étonné que fâché, et qui, après nous avoir dévisagés pendant quelques instants, poussa un grondement sourd, et s'éloigna d'un air maussade.

Il marchait avec lenteur et il se serait sans doute retiré, si on l'avait laissé tranquille ; mais mon compagnon était d'une audace qu'il poussait parfois jusqu'à la folie. Impatienté par là lenteur avec laquelle le félin s'éloignait, et s'imaginant qu'un coup de fusil hâterait sa fuite, Ben déchargea son mousquet dans la direction du lion.

Ainsi provoqué, l'animal, au lieu de fuir, fit aussitôt volte-face en poussant un rugissement de fureur, et d'un bond se précipita sur nous.

CHAPITRE X I

ASSIÉGÉS PAR UN LION !

Encore une minute, et c'en était fait de nous. Mais mon compagnon était homme de ressources. J'avais à peine eu le temps de proférer un cri d'effroi, qu'il m'avait saisi par les jambes et hissé sur ses épaules :

— Vite ! cria-t-il ; attrape la plus basse branche et grimpe jusqu'au plus haut. Vite ! vite ! ou nous sommes morts.

J'obéis vivement. Soulevé à bout de bras par mon compagnon, je pus, quoique non sans peine, atteindre l'une des branches du dragonnier, et de là, avec l'agilité que m'avait donnée l'habitude de grimper à la mâture, me hisser jusqu'à la cime.

Dès que mes mains avaient rencontré un point d'appui, Ben m'avait lâché et s'était mis à grimper à son tour. Mais la branche était trop élevée pour qu'il pût la saisir, et l'arbre trop gros pour qu'il pût l'entourer de ses bras. Par bonheur, l'écorce du tronc n'était point lisse ; elle présentait des trous et des nœuds qui permirent à l'adroit et leste matelot d'escalader jusqu'au plus haut.

Il était temps. A peine avais je, en me penchant vers Ben, réussi à le saisir par le collet de sa vareuse et à l'attirer vers moi, que le lion bondit contre l'arbre, dont ses griffes puissantes arrachèrent d'énormes lambeaux d'écorce, à trois pouces tout au plus des pieds de mon pauvre ami.

Toutefois, nous n'étions pas sans inquiétude sur la suite de l'aventure. Si le lion ne sait pas monter à un arbre soit en l'embrassant, comme l'ours, soit en s'accrochant des griffes, comme le chat, il est si souple et si vigoureux qu'il peut, d'un bond, s'élancer à une grande hauteur.

Nous n'avions pas tort d'être inquiets. Le félin s'arrêta à quelques pas de l'arbre, se rasa, franchit d'un saut la distance qui le séparait du dragonnier, et d'un bond prodigieux atteignit les premiers rameaux.

Par bonheur, il ne put s'y maintenir et retomba dans les hautes herbes. Mais sans se laisser décourager par cet échec, il se recula pour reprendre élan et revenir à la charge. Ses yeux étincelaient de fureur ; ses lèvres retroussées découvraient ses crocs aigus.

Il poussa un rugissement formidable et s'élança avec la rapidité de l'éclair ; nous n'avions pas eu le temps de prononcer une parole, que nous vîmes sa patte fauve s'abattre sur la branche, et sa gueule béante surgir à nos pieds. Une seconde de plus et c'en était fait de nous.

Mais Ben veillait : avant que le lion eût eu le temps d'atteindre la cime de l'arbre par un nouveau bond, mon brave compagnon avait, à deux reprises, abaissé le tranchant de son coutelas sur la patte du félin, tandis que je déchargeais mon pistolet dans la face du monstre.

Il lâcha prise et retomba. Puis il se mit à tourner autour de l'arbre en rugissant.

A la façon dont il boitait, au sang qui lui couvrait le visage, on voyait que le couteau de Ben et mon plomb à bécassine avaient produit un effet réel. Nous espérions même que notre accueil le déciderait à nous abandonner la place. Mais nous dûmes reconnaître bientôt que nous nous étions trompés. Après avoir tourné quelques minutes autour du dragonnier, en s'arrêtant de temps à autre pour lécher sa patte sanglante, l'animal exaspéré prit de nouveau son élan.

Nous l'attendîmes de pied ferme : Ben assura son couteau dans sa main, et je braquai mon pistolet que je venais de recharger.

Une troisième fois, le lion bondit contre l'arbre ; mais sans doute sa patte avait-elle été sérieusement endommagée, car nous eûmes la satisfaction de constater qu'il était loin d'atteindre à la hauteur où il était arrivé dans ses deux premières attaques.

De plus en plus furieux, il renouvela ses efforts, mais chaque fois avec un succès moindre. Il parut enfin comprendre que nous nous trouvions hors de sa portée, et renonça à ses tentatives d'escalade.

Mais il ne songeait nullement à se retirer, tout au contraire. Bien décidé à nous faire soutenir un véritable siège, il se coucha dans l'herbe, au pied de l'arbre, et attendit que la nécessité nous obligeât de quitter notre abri.

D'abord nous supposions qu'il se lasserait bien vite de cette faction. Mais cette espérance s'évanouit peu à peu : au moindre mouvement que nous faisons, le fauve se levait brusquement et, croyant que nous nous préparions à descendre, se plaçait de manière à nous arrêter au passage. Puis il s'allongeait de nouveau, dans une attitude qui indiquait nettement sa ferme intention de rester là aussi longtemps qu'il le faudrait pour assouvir sa vengeance.

Pour avoir changé de nature, le danger qui nous menaçait n'en était pas moins inquiétant. Quelque sûr que fût notre abri, nous ne pouvions y séjourner indéfiniment, sans être exposés à mourir de faim et de soif. A dire vrai, nous n'étions pas encore trop affamés ; mais nous nous sentions déjà terriblement altérés. Depuis que nous avons quitté la Pandore, nous n'avions pas rencontré une seule goutte d'eau pour étancher la soif qui s'était déjà fait sentir presque aussitôt après notre départ.

Maintenant, perchés sur des branches nues, directement exposés, en plein midi, aux rayons brûlants d'un soleil tropical, nous étions en proie à une véritable torture.

Nous étions donc condamnés, ou à périr sous les griffes du lion si nous quittions notre refuge, ou à succomber aux horreurs de la soif si nous persistions à y rester.

Comment échapperions-nous à cette effroyable alternative ? Peut-être la nuit apaiserait-elle le ressentiment du fauve, peut-être aussi pourrions-nous, à la faveur des ténèbres, tromper la surveillance de notre obstiné geôlier ; mais que devenir jusqu'au soir ?

Cependant la soif nous tourmentait de plus en plus ; nous avions la gorge brûlée comme si nous avions avalé du piment, et la langue plus sèche que de l'étaupe.

— Il me vient une idée ! me dit tout à coup mon compagnon.

Et, tirant son couteau de sa ceinture, il fit une entaille dans l'écorce de la branche sur laquelle il était assis à califourchon : un jet de sève rouge comme sang jaillit de l'incision. Il n'y avait plus de doute : Ben dut lui-même reconnaître que l'arbre sur lequel nous étions perchés était vraiment un dragonnier.

Dans l'espérance d'apaiser notre soif, nous appliquâmes nos lèvres à l'entaille et nous aspirâmes la sève sanglante qui s'en échappait. Nous apprîmes alors à nos dépens que le sang du dragonnier est l'un des liquides les plus astringents que l'on connaisse : au bout de cinq minutes, nous avions la bouche en feu comme si l'on y avait versé du vitriol, et notre soif devint bientôt si violente, notre supplice si intolérable, que Ben me proposa de quitter notre abri, préférant une lutte immédiate avec le lion, si peu douteuse qu'en fût l'issue, aux angoisses de cette lente, de cette indicible agonie.

CHAPITRE XIII

UN COUP DE MOUSQUET EXTRAORDINAIRE.

Par bonheur, nous ne devions être réduits ni à l'une ni à l'autre de ces extrémités.

Nous n'avions pas oublié le lourd mousquet que mon compagnon avait jeté au pied de l'arbre dans sa hâte de fuir l'ennemi. Plus d'une fois nous l'avions regardé du haut de notre perchoir, en nous demandant quel service il pouvait nous rendre.

Au moment de demander notre salut à une tentative désespérée, l'idée d'utiliser le vieux mousquet nous revint avec plus de force. Ben proposa de le reprendre, et d'y verser une double charge ; nous provoquerions ensuite le félin d'une manière ou de l'autre, pour le pousser à renouveler son escalade ; nous profiterions alors de l'instant où son élan l'amènerait près de nous pour lui décharger à bout portant dans la tête notre petit plomb qui, faisant balle, le blesserait sans doute grièvement.

Le mousquet se trouvait tout au plus à un mètre du tronc ; mais si près qu'il fût, il nous était impossible de l'atteindre, et le fauve, qui guettait nos moindres mouvements, n'aurait pas manqué de saisir et de déchirer celui de nous deux qui aurait mis pied à terre. Comment donc avoir notre mousquet ?

Ben imagina de faire un nœud coulant au bout d'une corde et de s'en servir pour hisser le mousquet jusqu'à nous. Il va sans dire que nous avions la corde ; un marin en a toujours sur lui. La nôtre, celle avec laquelle Ben avait lié le vautour sur ses épaules, se trouvait juste de la longueur et de la force qu'il fallait.

L'adroit marin eut bientôt fait le nœud coulant, qu'il laissa filer doucement jusqu'à ce qu'il arrivât sur le sol, précisément en face du canon de l'arme. Quand il eut réussi à passer la boucle autour du mousquet. Ben la serra d'un coup sec imprimé à la corde et il ramena sans encombre le vieux flingot jusqu'à l'endroit où nous étions. Puis nous employâmes tous nos soins à le charger.

Cependant le lion s'était levé, en voyant le mousquet s'élever au bout de la corde. Il rugissait avec force, mais sans manifester l'intention de revenir à l'assaut. Sur le conseil de Ben, je déchargeai mon pistolet dans la direction du fauve.

Il bondit, rugit de nouveau, et se rapprocha du dragonnier. Mais il était sans doute bien décidé à s'abstenir de toute nouvelle tentative d'escalade, car après avoir fait le tour du dragonnier, il revint s'accroupir en face de nous.

Un nouveau projet passa par l'esprit de mon camarade. Sans me dire quelle était son idée, il retira de son mousquet la grosse baguette de fer qui servait à le charger, en enveloppa la tête d'étoupes, et l'introduisit dans le canon. Il épaula, visa avec soin ; une détonation formidable retentit ; et quoique un nuage de fumée nous cachât tous les objets environnants, les plaintes effroyables, les râlements affreux qui frappèrent nos oreilles nous prouvèrent que le coup de Ben avait porté.

Puis le lion se tut ; et quand la fumée se fut dissipée, nous eûmes le bonheur d'apercevoir le terrible félin étendu sans vie dans l'herbe. Lorsque nous fûmes bien sûrs qu'il ne respirait plus, nous quittâmes notre abri, et nous nous rapprochâmes du corps immobile : la baguette de fer avait pénétré en plein cœur.

C'était assez d'aventures pour une seule journée, et nous résolûmes de revenir à bord. Mais Ben était désireux d'y rapporter la preuve de son adresse ; après avoir trouvé une source et bu copieusement, nous revînmes auprès du lion, et nous le dépouillâmes. Puis, nous étant chargés, Ben de la peau du félin, moi du lourd mousquet, nous nous orientâmes de manière à rejoindre la Pandore par la voie la plus courte.

CHAPITRE XIV

SOUS LE BAOBAB.

Il faut croire que nous avons mal calculé notre orientation, car nous franchîmes plusieurs kilomètres sans apercevoir la rivière où mouillait le navire. Nous fîmes un crochet à droite, puis à gauche, mais sans plus de succès : impossible d'imaginer dans quelle direction se trouvait la Pandore. Nous nous étions égarés.

Ayant résolu de marcher tout droit devant nous, nous arrivâmes dans une région accidentée et giboyeuse ; mais nous étions trop préoccupés de retrouver notre chemin pour éprouver le désir de chasser les antilopes de toute espèce que nous apercevions en quantité.

Une montagne plus haute que les autres et, semblait-il, assez rapprochée de nous, vint frapper nos regards. Ben me proposa d'en gravir le sommet, d'où nous pourrions découvrir tout le pays environnant et sans doute la rivière elle-même ainsi que la Pandore.

Nous nous dirigeâmes donc vers la montagne, que, trompés par la transparence de l'atmosphère, nous supposions d'abord distante de deux ou trois kilomètres tout au plus. En réalité, nous en étions séparés par une quinzaine de kilomètres, et ce ne fut qu'une heure avant le coucher du soleil, après une marche des plus fatigantes, qu'il nous fut donné d'en atteindre le sommet.

Nous fûmes dédommagés par la vue magnifique qui se déroulait sous nos yeux. Déployant son long ruban d'argent entre ses berges boisées, la rivière allait se perdre dans la mer que l'on voyait bleuir à l'horizon ; et là-bas, près de l'embouchure du fleuve, la Pandore nous apparaissait, immobile sur l'eau brillante, et pas plus grosse qu'une pirogue.

Cette découverte nous remplit de joie. Notre inquiétude se dissipait ; nous étions sûrs maintenant de pouvoir, en descendant au bord du fleuve et en suivant la rive, rejoindre le navire.

Nous aurions pu atteindre la rivière au coucher du soleil ; mais une forêt épaisse en couvrait les deux rives ; avant que nous eussions eu le temps de la franchir, la nuit nous aurait sans doute surpris ; notre marche, déjà lente

en plein jour dans ce fouillis d'arbres entremêlés, deviendrait impossible dans l'obscurité, et nous serions forcés de camper sous bois jusqu'au lendemain matin.

Nous résolûmes donc de passer la nuit au sommet de la montagne, où nous serions plus à l'abri des fauves que dans la forêt.

L'eau ne nous manquait pas ; à deux pas de là coulait une belle source à laquelle nous nous étions désaltérés en arrivant. Mais si nous n'avions pas à redouter la soif, nous étions totalement dépourvus de vivres, et nous étions affamés comme des loups.

Par bonheur, comme nous regardions autour de nous, en quête de quelque racine à nous mettre sous la dent faute de mieux, un gros oiseau sortit d'un bouquet d'arbres eu picorant. Nous nous dissimulâmes derrière un buisson. Ben avait rechargé son mousquet ; il attendit que l'oiseau, qui marchait précisément dans notre direction, fût à dix pas de nous ; il épaula, visa et fit feu. L'outarde, — car ce n'était rien moins qu'une outarde de la grande espèce, — tomba raide morte.

En un clin d'œil nous l'eûmes plumée, vidée, mise à rôtir à un feu vivement allumé. Affamés comme nous l'étions, et réduits depuis deux mois aux salaisons de la Pandore, une belle outarde grasse était pour nous une friandise. Aussi fîmes-nous honneur à ce régal : malgré sa grosseur, presque toute la bête y passa.

Après quoi, nous nous mîmes en quête d'un abri pour la nuit, ou tout au moins d'un arbre touffu dont la voûte nous empêcherait de souffrir de la rosée. Nous avions remarqué au flanc de la montagne, non loin du sommet, un petit bois où nous trouverions sans doute un asile. Nous prîmes donc le mousquet, la peau de lion, les reliefs de l'outarde, quelques tisons pour allumer un autre feu en prévision des fauves, et nous nous dirigeâmes vers le petit taillis, dont la forme était parfaitement ronde et qui pouvait avoir une étendue de quarante ares. Mais en arrivant à la lisière, quelle ne fut pas notre surprise ! Ce que nous avions de loin pris pour un bouquet de bois n'était qu'un seul et même arbre, un arbre énorme. Il était impossible de s'y tromper : un tronc unique portait ces épaisses branches retombantes, couvertes de larges feuilles vertes et de grandes fleurs blanches.

Ce colosse végétal, médiocrement élevé, puisque sa hauteur n'excédait pas une douzaine de mètres, mesurait vingt brasses de circonférence, ainsi que Ben s'en assura. Cet arbre était, sinon le plus grand, du moins le plus gros de tous ceux qui existent.

Ayant lu, dans mon livre sur les merveilles de la nature, la description de cet arbre extraordinaire, je savais que nous nous trouvions devant un baobab.

Nous n'aurions pu rêver un meilleur abri pour la nuit ; nous étions très sûrs que, sous cette épaisse voûte de feuillage, le vent ni la rosée ne troubleraient notre sommeil. Nous allumâmes néanmoins un grand feu de branches mortes, pour nous préserver des fauves, et, nous étant assis devant la flamme, à quelque distance du tronc, nous nous mîmes à examiner en détail, à la vive clarté du brasier, l'endroit où nous allions passer la nuit. Cette clarté nous permettait de voir au-dessus de nos têtes les fruits suspendus en forme de gourdes allongées, au milieu de la ramée ; j'en remarquai un grand nombre qui jonchaient le sol, mûrs et la plupart entr'ouverts, à côté de calebasses vides et desséchées. Mais notre attention se concentra bientôt sur un autre point qui éveilla en nous une vive curiosité.

CHAPITRE XV

LA CELLULE MYSTÉRIEUSE.

Non loin du feu se dressait comme un mur le tronc du baobab. Parmi les nœuds, les crevasses, les rides, toutes les inégalités que présentait l'écorce brune, on apercevait, chose étrange, quatre lignes régulièrement tirées qui se rencontraient à angle droit. Elles dessinaient un parallélogramme d'environ un mètre de haut sur soixante centimètres de large, dont la base se trouvait à un demi-mètre du sol.

Il était évident que ces lignes avaient été tracées par la main des hommes. Or, là région où nous étions était complètement déserte ; aussi notre surprise était-elle grande.

Nous nous étions levés pour observer de plus près ces mystérieuses rainures : nous constatâmes qu'elles traversaient toute l'écorce ; le bois lui-même semblait entamé. Ce devait être tout simplement les quatre lignes formées par le cadre d'une porte ou d'une fenêtre.

Ben avait eu la même pensée que moi.

— Je crois, William, me dit-il en donnant un coup de poing dans l'écorce du baobab ; je crois que c'est vraiment une porte. Ecoute, mon garçon : cela sonne creux comme une barrique vide.

Un instant après le marin, d'un violent coup de pied, jetait bas la partie de l'écorce qui avait attiré notre attention : c'était bel et bien une porte, conduisant à une caverne creusée dans l'intérieur du tronc.

Ben courut à notre brasier. Il saisit quelques brins enflammés qu'il rassembla de manière à en former une torche et plongea ce flambeau improvisé dans l'ouverture béante.

Ce que nous vîmes alors nous causa plus que de la surprise. Un long frisson d'effroi me secoua, et Ben, malgré tout son courage, se mit à trembler au point de laisser échapper de sa main quelques-uns des brandons qu'il tenait. L'idée de prendre la fuite lui traversa l'esprit.

La cavité qui s'offrait à nos regards était une chambre carrée d'environ deux mètres de haut sur deux de large. Au fond de cette étrange cellule, on avait taillé dans le bois une espèce de banquette : c'était sur cette banquette

que se trouvaient les objets dont la soudaine découverte, en ce lieu désert, à cette heure nocturne, nous avait si fort épouvantés. Trois formes humaines siégeaient là, le dos contre la paroi du fond, la face vers la porte, par conséquent vers nous, les bras pendants, et les pieds légèrement étendus en avant.

Aucun de ces trois êtres humains ne bougea, car ils avaient cessé de vivre ; et cependant ils n'offraient point les apparences de la mort. Tous les trois — des nègres, évidemment — étaient desséchés comme des momies, mais des momies sans bandelettes ; leur peau noire formait des rides nombreuses sur les saillies du squelette ; une laine touffue couvrait encore leur crâne ; leurs yeux éteints, desséchés comme le reste du corps, étaient restés dans leurs orbites démesurément agrandies ; leurs lèvres flétries se retroussaient et découvraient des dents aussi blanches que l'ivoire, et qui, par leur contraste avec la teinte sombre de leur visage décharné, leur donnait une apparence hideuse et surnaturelle.

Il n'était pas étonnant que mon compagnon eût tremblé en les voyant.

Vous serez surpris d'apprendre que j'étais loin d'éprouver la même frayeur que lui ; j'étais pourtant plus jeune et moins courageux, mais si, dans le premier moment, j'avais tressailli, je n'avais pas tardé à me rassurer.

C'est encore à mon livre des merveilles de la nature que j'étais redevable de ce sang-froid. Je me rappelais en effet d'avoir lu dans les pages de ce livre consacrées au baobab, que dans certaines tribus africaines, les nègres avaient la singulière coutume de déposer le corps des criminels ayant subi la peine capitale dans des espèces de caveaux qu'ils pratiquaient dans l'intérieur de cet arbre colossal, dont le bois est extraordinairement tendre.

J'expliquai à mon compagnon pour quelle raison je demeurais si calme devant une apparition qui l'effrayait si fort, et tout son courage lui revint aussitôt. Il alla chercher au brasier de nouvelles brindilles en - flammées, et nous nous introduisîmes dans le caveau funéraire.

Notre peur s'était si bien dissipée que nous ne craignîmes point de toucher les trois cadavres. Préservés comme ils l'avaient été contre l'air extérieur, ils se trouvaient en parfait état de conservation. La chair en avait disparu, desséchée par le temps ; mais ils n'avaient point subi les atteintes des insectes carnivores, vers ou fourmis, que l'odeur particulière du baobab avait sans doute éloignés ; quant aux hyènes et autres rongeurs, la porte du caveau les avait empêchés de pénétrer dans l'intérieur.

D'après l'état des cadavres, un grand nombre d'années avaient dû s'écouler depuis qu'on les avait renfermés dans cette cellule sépulcrale ; et il était évident que personne, depuis, n'en avait franchi le seuil.

Nous revînmes enfin auprès de notre foyer dans l'intention de nous coucher sur un tas de feuilles sèches ; nous étions fatigués d'avoir marché toute la journée ; aussi ne tardâmes-nous pas à nous endormir profondément.

CHAPITRE XVI

NOUS SOMMES ATTAQUÉS PAR LES MANDRILLES.

Je serais fort empêché de dire depuis combien de temps durait notre sommeil, lorsque nous en fûmes tirés par un bruit effroyable autant que singulier.

Au milieu de voix discordantes qui frappaient nos oreilles, nous pûmes reconnaître les cris des hyènes et des chacals que nous avions plus d'une fois entendus sur les bords de la rivière ou dans le voisinage des cases du roi Dingo-Bingo : mais à ces cris se mêlaient des clameurs étranges que nous écoutions pour la première fois : glapissements aigus, miaulements pareils à ceux des chats, hurlements variés, vociférations menaçantes qui avaient quelque chose d'humain.

Les animaux qui produisaient cet épouvantable charivari devaient être très nombreux ; mais quels étaient ces animaux ? Ni Ben, ni moi nous n'aurions pu le dire.

En proie à une frayeur grandissante, nous nous étions levés, nous attendant à une attaque imminente. Mais bien que nous fussions comme enveloppés de ce bruit terrifiant, nous ne pouvions découvrir d'où il venait. Notre brasier ne jetait plus que de faibles clartés qui nous empêchaient de rien distinguer au delà de quelques pas. Mon compagnon rassembla d'un coup de pied les tisons à moitié éteints ; la flamme, se ravivant, illumina tout à coup le berceau de verdure que formaient au-dessus de nos têtes les branches retombantes, mais il était désert ; les clameurs venaient du dehors.

Elles se rapprochaient, grandissaient, éclataient de tous les côtés à la fois. Nous vîmes enfin scintiller dans les ténèbres des points phosphorescents ; c'étaient les yeux de ces animaux inconnus qui, à en juger par leurs cris affreux et par l'audace avec laquelle ils nous cernaient, devaient être des bêtes féroces accourant pour nous déchirer.

Ils se trouvèrent bientôt si rapprochés de nous que nous n'eûmes aucune peine à les reconnaître. Ben avait rencontré leurs pareils dans ses voyages, moi j'en avais vu dans les ménageries : c'étaient des mandrilles, énormes

singes au museau épais, au menton proéminent que recouvre une barbe jaunâtre, aux joues gonflées d'une teinte pourprée.

Ce sont des brutes intraitables, d'un caractère vindicatif, dangereuses à approcher même pour les gardiens qui les soignent dans les jardins zoologiques, et franchement redoutables pour qui les rencontre dans leurs forêts natales.

Il ne fait pas bon d'avoir affaire à un seul de ces quadrumanes, dont la force musculaire égale la férocité ; or c'était toute une armée de ces brutes qui se préparait à nous attaquer ! De tous côtés je voyais leurs faces menaçantes, de tous côtés j'entendais leurs voix effroyables.

Un moment, la flamme du foyer les avait tenus en respect ; mais ils n'avaient pas tardé à reprendre leur mouvement en avant, et leur cercle se resserrait de plus en plus autour de nous.

Que faire ? La pensée ne nous vint même pas de tenter une défense impossible contre cette légion de formidables brutes. Notre seul moyen de salut résidait dans la fuite ; mais comment franchir les rangs pressés des babouins qui nous entouraient de toutes parts ?

Et pourtant nous étions perdus si nous restions là. Nos ennemis avançaient lentement, les yeux fixés sur la flamme, dont la vue les inquiétait, mais ils avançaient.

Ben eut l'idée de mettre à profit la peur que le feu leur inspirait. Saisissant une branche enflammée, il courut vers les singes les plus rapprochés de lui et brandit son tison devant eux. J'en fis autant de mon côté.

Les mandrilles, déconcertés par cette attaque d'un nouveau genre, reculèrent devant nous, mais sans précipitation ; ils s'arrêtèrent lorsque nous cessâmes d'avancer, et se rapprochèrent lorsque nous dûmes revenir auprès du brasier pour y prendre d'autres brandons.

De nouveau, et à plusieurs reprises, nous marchâmes sur eux la torche levée ; mais cette manœuvre cessa bientôt de leur inspirer la moindre crainte : à peine faisaient-ils quelques pas à reculons.

— Ce moyen ne vaut rien, William, me dit mon compagnon d'une voix qui trahissait ses alarmes ; ils ne s'en iront pas, les gueux ! Je veux essayer d'un coup de mon vieux mousquet, peut-être que je les écarterai un peu.

Il rechargea son arme, comme toujours, avec du plomb à bécassine, introduisit dans le canon la baguette de fer, s'avança vers les mandrilles, visa l'un des plus grands et pressa la détente.

L'animal tomba en poussant un hurlement de douleur et se roula sur le sol en proie aux convulsions de l'agonie. De mon côté j'avais cinglé une autre de ces brutes avec le petit plomb de mon pistolet.

Mais loin d'effrayer nos assaillants, comme nous l'avions espéré, cette double décharge n'avait fait que les exaspérer davantage. Laissant là leurs camarades blessés qu'ils avaient aussitôt entourés avec une mine éplorée, ils revinrent sur nous, bien résolus, cette fois, à ne plus différer leur attaque.

L'instant était critique : j'avais pris au brasier l'un des plus gros tisons, et Ben brandissait son vieux mousquet qu'il tenait par le canon. Mais toute résistance était vaine ; nous étions vaincus d'avance par le nombre, et nous n'aurions pas évité les terribles canines des mandrilles, si une idée, qu'il était étrange que nous n'eussions pas eue plus tôt, ne s'était présentée à l'esprit de mon compagnon.

Dans le moment où nous perdions tout espoir, son regard se tourna par hasard vers la cellule funéraire, dont la porte gisait toujours au dehors. Il poussa un cri de joie en me montrant l'ouverture béante, et tous deux nous nous élançâmes dans l'intérieur, avec la vitesse d'un lapin qui se terre.

CHAPITRE XVII

UN STRATAGÈME INGÉNIEUX.

Néanmoins, nous étions bien loin d'être complètement rassurés. D'abord étonnés par notre subite disparition, les mandrilles nous avaient suivis ; s'ils réussissaient à pénétrer dans la cellule, c'en était fait de nous.

Les brutes hurlantes, rassemblées vis-à-vis de nous, au nombre d'une soixantaine, entre le brasier et le baobab, profilaient sur la flamme leurs noires silhouettes de démons ; elles dansaient autour de leur camarade tué par Ben, et leurs clameurs exprimaient à la fois la douleur et le désir de la vengeance. Il était évident qu'ils n'attendaient qu'un signal pour se précipiter vers l'ouverture de la chambre des morts. Le mousquet désarmé de Ben, le tison que j'avais toujours à la main, nos coutelas eux-mêmes ne nous serviraient qu'à prolonger une lutte dont l'issue ne pouvait être douteuse.

— Si nous pouvions ramasser la porte, dis-je à mon camarade.

— Impossible, Will, répondit Ben ; nous serions écharpés si nous mettions seulement pied à terre. Mais il me vient une idée... Je vais établir une barricade : prends seulement ce mousquet, qui vaut mieux qu'un tison, et écarte-moi tous ces monstres, là, comme cela... ajouta-t-il en me montrant comment je devais m'y prendre.

Et il disparut derrière moi. Les mandrilles ne me laissèrent pas le loisir de me demander dans quel but il s'éloignait. Les monstres se pressaient à l'entrée de l'étroite ouverture, et je n'avais pas trop de toute mon activité pour les repousser avec mon mousquet. Mes coups se pressaient comme ceux du forgeron sur l'enclume ; mais je me sentais faiblir, et j'allais être débordé par cette masse vociférante, lorsque mon compagnon revint vers l'orifice de la cellule.

Tout à coup l'obscurité se fit dans la caverne. C'est tout au plus si la clarté du brasier filtrait à travers de minces interstices. Était-ce Ben qui s'interposait entre nos assaillants et moi ?

Nullement : mon compagnon était bien trop avisé pour s'exposer lui-même à la rage de ces brutes. Ce qui bouchait l'ouverture, c'était, ainsi que

je pus le reconnaître en tâtant avec les mains, c'était l'un des trois cadavres desséchés, que Ben avait empoigné, plié en deux et enfoncé comme un coin dans l'orifice.

Puis, après m'avoir prié de maintenir un moment le squelette, il alla en chercher un autre pour compléter sa barricade. Il le plia de la même façon en faisant craquer les jointures, et le disposa à côté du premier de manière à ne conserver entre les deux qu'un intervalle juste assez grand pour laisser passer le canon du fusil et l'extrémité de mon bâton.

Nous pouvions ainsi continuer à repousser les mandrilles, qui se ruaient avec fureur contre cet obstacle d'un nouveau genre. Une heure durant, nous fûmes uniquement occupés à avancer et à retirer nos armes. Enfin les brutes parurent faiblir ; leurs attaques s'espacèrent pour cesser bientôt tout à fait. Avaient-elles abandonné l'espoir de forcer l'entrée de notre réduit ?

Mais leurs cris ne cessaient pas. Tout le reste de la nuit, nous entendîmes leurs clameurs forcenées. Il est inutile de dire que nous ne pûmes fermer l'œil. Nous étions en proie aux appréhensions les plus vives ; nous savions à quels vindicatifs ennemis nous avions affaire ; nous avions tué l'un des leurs, et sans doute violé leur domicile habituel ; ils pouvaient boire à la source dont l'eau nous avait désaltérés la veille, et se nourrir des fruits du baobab dont ils sont très friands : autant de raisons qui devaient déterminer nos féroces assaillants à ne pas lever le siège de sitôt.

Néanmoins, nous espérions encore que le retour de la lumière les déciderait à regagner la forêt. Vaine espérance ! Le matin arriva, les cris retentissaient de plus belle à nos oreilles ; à travers les interstices ménagés entre les deux squelettes, nous voyions les mandrilles, encore plus nombreux que la veille, surgir de tous les côtés, qui penchés sur les branches, qui accroupis sur le sol, qui debout auprès de la victime de Ben.

De temps à autre, une des hideuses brutes, plus furieuse que les autres, s'élançait contre notre retraite.

Nous la repoussions à coups de bâton et de mousquet, et nous commençons à croire que nos tenaces adversaires seraient impuissants à démolir notre barricade, que nous avions renforcée à l'aide de la troisième momie ; mais un ennemi tout aussi redoutable nous guettait, un ennemi qui nous avait déjà infligé d'intolérables tortures au sommet du dragonnier : c'était la soif. Que deviendrions-nous si le siège se prolongeait ?

Le soir vint, la nuit s'écoula ; l'aurore du second jour nous montra nos ennemis plus nombreux et plus implacables que jamais. Epuisés par cette

incessante lutte qui durait depuis quarante-huit heures, suppliciés par la faim et surtout par la soif, nous étions sur le point de succomber. Nous étions exposés à périr tout de suite sous la dent des brutes si nous quittions notre funèbre asile, ou à mourir lentement, au milieu d'atroces souffrances si nous y demeurions.

Néanmoins, la soif nous torturait si horriblement que nous résolûmes de braver la fureur des mandrilles. Mourir pour mourir, autant valait en finir tout de suite.

Mais nos assaillants ne devaient pas nous laisser la liberté du choix. Exaspérés par cette longue attente, ils se ruèrent à l'assaut des squelettes qui nous protégeaient, dans l'intention évidente de les déchiqueter. Ils arrachaient par grands lambeaux le cuir desséché des momies ; bientôt il ne resterait plus rien de l'obstacle qui les séparait de nous. Nous attendions la fin dans un accablement stupide.

Tout à coup, je vis mon compagnon, secouant sa torpeur, tâtonner autour de lui.

— Tu cherches quelque chose ? lui demandai-je.

— Il m'est venu une idée, fit-il. Que mes membres soient rompus, si je ne disperse aux quatre vents ces satanés mandrilles.

— Comment ?

— Tu vas voir, Will. Où est la peau du lion ?

— Je suis assis dessus. Est-ce que tu en as besoin ?

— Vite, donne-la-moi, mon garçon.

Cette peau, nous l'avions roulée et déposée dans la caverne avant l'arrivée des singes. Je la tendis vivement à Ben Brace. Je compris aussitôt pourquoi il me l'avait demandée, et, sans lui poser d'autre question, je l'aidai dans l'accomplissement de son plan.

Dix minutes après, mon compagnon avait revêtu l'ample dépouille de sa majesté léonine, de manière à tromper des yeux plus clairvoyants que ceux de nos singes. Il comptait, en leur apparaissant tout à coup sous ce déguisement, les mettre en fuite, grâce à la terreur que le lion inspire à tous les animaux.

Dès que nous eûmes achevé de fixer, avec la corde, toutes les parties du costume, nous retirâmes les trois squelettes qui bouchaient l'entrée de la caverne, et le prétendu lion surgit du baobab en poussant des rugissements fort bien imités.

L'effet de notre stratagème fut foudroyant. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que nos mandrilles avaient fui, disparu, fondu ; nous n'aurions pas pu dire où ils avaient passé ; c'était à croire qu'ils s'étaient évanouis dans l'air ou engloutis dans le sol.

Succédant aux rugissements furibonds, un éclat de rire des plus humains jaillit de dessous la crinière du fauve ; mais nous ne nous attardâmes point sous la voûte du baobab. Les mandrilles pouvaient éventer la ruse, et revenir sur nous. Nous déguerpîmes donc au plus vite, et, après une seule halte de quelques instants auprès de la fontaine pour étancher notre soif, nous descendîmes la pente de la montagne sans regarder derrière nous.

A midi nous arrivions, le troisième jour de notre expédition, à bord de la Pandore, dont l'équipage nous croyait perdus.

CHAPITRE XVIII

OU JE SUIS VENDU COMME ESCLAVE AU ROI DINGO BINGO.

Tandis que s'achevaient les préparatifs nécessités par notre prochain voyage, le roi Dingo-Bingo reçut une nouvelle qui bouleversa le capitaine du négrier. Trois messagers noirs avaient remonté la rivière pour annoncer à Sa Majesté l'approche d'un croiseur anglais qui, ayant poursuivi et perdu de vue un navire négrier, le cherchait le long de la côte.

Il n'était guère douteux que le croiseur ne fût celui-là même qui nous avait déjà donné la chasse. D'un moment à l'autre, il pouvait découvrir notre retraite et nous prendre en flagrant délit.

Le capitaine résolut donc de presser le chargement de ses esclaves, de lever l'ancre, de sortir du fleuve et de gagner la haute mer avant l'arrivée du croiseur. Quelque hardi que fût l'équipage de la Pandore, le négrier se trouvait hors d'état de résister à un vaisseau de guerre : le seul moyen de salut était la fuite.

Toutes les chaloupes furent mises à l'eau, tous les matelots, sauf Ben et moi, travaillèrent avec ardeur à l'embarquement de notre marchandise humaine. Les hommes furent séparés des femmes par une cloison peu épaisse ; on mit avec les femmes les jeunes esclaves des deux sexes et tous les petits enfants, pauvres innocents nus comme la main, ainsi que l'étaient d'ailleurs la plupart des esclaves. Les hommes étaient enchaînés deux par deux, et même trois par trois.

Comme le roi Dingo-Bingo et le capitaine, debout sur la rive, présidaient à l'embarquement de ces misérables êtres humains avec autant d'indifférence que s'il se fût agi d'un chargement d'ivoire ou d'arachides, les messagers noirs, qu'on avait envoyés faire le guet à l'embouchure de la rivière, revinrent annoncer qu'une voile venait d'apparaître et qu'elle se dirigeait droit vers la côte.

Après un premier mouvement de frayeur, le capitaine ayant examiné l'état du ciel et la cime des arbres pour savoir d'où venait le vent, ne tarda pas à reprendre toute son assurance.

La brise soufflait vers la mer ; elle favoriserait donc la fuite de la Pandore, tandis que le vaisseau de guerre, naviguant contre le vent, ne pouvait ni s'approcher de la côte, ni, encore moins, franchir la barre du fleuve. Comme il n'y avait plus qu'une heure de jour, le croiseur attendrait sans doute le lendemain pour pénétrer dans la rivière, et mouillera à deux ou trois kilomètres du rivage, permettant ainsi au négrier de passer inaperçu à la faveur des ténèbres et de gagner la pleine mer.

Une fois la cargaison arrivée dans l'entrepont, les grilles furent posées et fixées solidement ; deux matelots armés de mousquets, baïonnette au canon, furent placés en sentinelle à côté des malheureux esclaves, avec ordre de tirer dessus à la moindre tentative d'évasion.

Tout étant prêt, le capitaine attendit la nuit pour tenter le passage. Les messagers noirs étaient revenus annoncer que le croiseur n'avait pu, effectivement, s'approcher de la côte, et avait jeté l'ancre à trois kilomètres de l'embouchure du fleuve.

Tandis que le contremaître, en canot, allait reconnaître par lui-même la position de l'ennemi et déterminer exactement la route que la Pandore devait suivre pour lui échapper, le capitaine, bien certain du succès, descendit à terre pour prendre congé de son ami Dingo-Bingo, dans une dernière orgie où le rhum coula à larges rasades.

J'étais avec Ben Brace au nombre des matelots qui avaient accompagné le capitaine à terre et devaient le reconduire à bord.

Quelques minutes à peine nous séparaient du coucher du soleil, lorsque le négrier, reconduit par Dingo-Bingo, prit place dans le canot. Ben et moi, nous avions déjà saisi nos rames, lorsqu'une étrange exclamation du roi me fit lever la tête de son côté.

Il tenait ses regards fixés sur moi, tout en parlant au capitaine dans un jargon inintelligible pour moi.

C'était la première fois que j'attirais ainsi l'attention du roi ; je ne sais même pas s'il m'avait jamais aperçu. Pour quelle raison semblait-il, au moment du départ, s'occuper de ma personne avec autant de sollicitude ? Il gesticulait, il élevait la voix, il s'animait de plus en plus sans détacher ses yeux de moi ; l'entretien dégénérait même en dispute. Je demandai tout bas à Ben Brace à quel propos ils pouvaient se disputer ainsi.

— Il paraît que ta physionomie a plu à cet affreux chenapan, me répondit-il ; il veut t'acheter comme esclave au capitaine : c'est au sujet du

prix qu'ils se querellent. Sa Majesté propose cinq noirs en échange du petit blanc, tandis que le capitaine en demande six.

Ces paroles de Ben me plongèrent dans la terreur. Lui-même était bouleversé : il savait que la brute qui me tenait en son pouvoir n'hésiterait pas à m'échanger contre six nègres qui, rendus sur la côte du Brésil, lui rapporteraient chacun cinq mille francs. Un pareil bandit ne répondait de ses actes à personne ; il était sûr de l'impunité ; il pouvait me vendre, me tuer même si tel était son bon plaisir, sans courir le moindre risque.

Mon épouvante était donc toute naturelle. La seule pensée de devenir l'esclave de cet ignoble nègre me soulevait le cœur. Lorsque j'entendis dire autour de moi que ce marché révoltant était conclu, lorsque je vis le capitaine quitter la chaloupe et retourner avec le roi Dingo dans la baraque pour ratifier l'arrangement en buvant un verre de rhum, je me répandis en cris, en menaces, je faillis devenir fou, sans que le spectacle de mon désespoir excitât chez mes camarades autre chose que l'indifférence.

Ben lui-même ne pouvait intervenir en ma faveur : seul contre tous, qu'aurait-il fait pour me sauver ? Mais son affection lui suggéra un moyen capable de favoriser ma fuite.

— Mon pauvre enfant, me glissa-t-il dans l'oreille, il n'y a rien à faire pour l'instant. Ne résiste pas, affecte plutôt d'être content, sinon ils te garrotteraient. Mais ne perds pas la Pandore de vue ; quand nous lèverons l'ancre, prends la fuite à la faveur de la nuit ; suis le bord de la rivière ; à l'embouchure, jette-toi à l'eau et nage vers l'avant du navire. Je serai là, je te lancerai une corde ; pour le surplus, ne t'inquiète de rien ; le vieux filou ne sera pas fâché de te revoir ; il sera même ravi de duper Dingo-Bingo. Mais chut..., les voici qui reviennent.

Le capitaine s'approchait en effet avec son digne acolyte ; ils étaient suivis de six nègres vigoureux, enchaînés deux à deux, que des soldats armés poussaient vers la rive.

En un clin d'œil, on me débarqua sur le bord, tandis que les six nègres étaient entassés dans l'embarcation.

Docile aux conseils de Ben, je n'opposai aucune résistance. Le roi Dingo-Bingo semblait ravi de ma douceur, car il me témoigna toutes sortes d'égards et me conduisit dans la case où il m'offrit un verre de son meilleur rhum, tandis que le canot regagnait la Pandore.

Bravement j'avalai le verre de rhum que me tendait mon nouveau maître. J'affectai même une gaieté qui était bien loin de mon cœur. Ma conduite

enchantait le roi Dingo-Bingo ; il s'applaudissait évidemment de son marché et s'efforçait par tous les moyens de m'être agréable. Mais il ne réussissait qu'à augmenter la répugnance qu'il m'inspirait. Il me versait de pleins verres de rhum que je faisais semblant d'avaler ; quant à lui, il buvait si copieusement, qu'il ne devait pas tarder à tomber ivre-mort.

J'eus enfin la joie de le voir se lever, faire quelques pas en titubant, et s'effondrer comme une masse sur une espèce de couche où il s'endormit aussitôt profondément.

CHAPITRE XIX

OU J'ÉCHAPPE PAR MIRACLE A LA GUEULE D'UN CROCODILE.

Au même instant j'entendis sur la rivière le bruit de l'ancre qu'on hissait à bord.

Tous les serviteurs du roi Dingo s'étaient portés sur la rive pour assister au départ de la Pandore ; aucun d'eux ne soupçonnait mes intentions, aucun d'eux ne songeait à me surveiller. Je profitai de la liberté qu'on me laissait pour me glisser dans les bois qui s'étendaient derrière le baraquement des esclaves ; puis j'obliquai vers la rivière et j'en descendis le bord aussi rapidement que me le permettaient les broussailles qui obstruaient la berge.

Des bêtes s'enfuyaient à mon approche ; des clameurs sans nombre emplissaient la forêt, rugissements de lions, hurlements de singes et d'hyènes ; mais ce qui glaçait surtout le sang de mes veines, c'était la crainte d'entendre, au milieu de ce chorus infernal, la voix de Dingo-Bingo ordonnant à ses serviteurs de me ramener auprès de lui. La terreur me donnait des ailes ; je courais à perdre haleine en jetant de temps à autre un coup d'œil sur la rivière pour voir si la Pandore ne me dépassait pas. Le ciel était pur, la lune brillait, et je distinguai aisément le navire, même à travers les arbres.

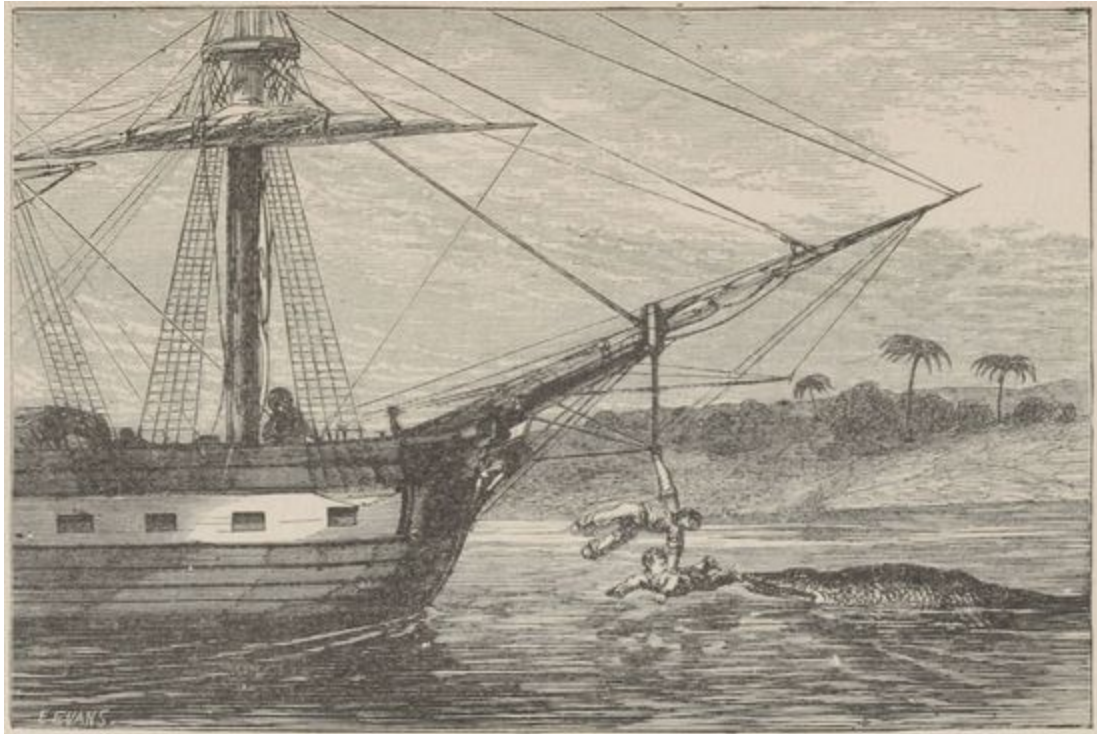
J'arrivai ainsi jusqu'à l'embouchure du fleuve : c'était le moment de gagner la Pandore à la nage. J'ôtai vivement mes chaussures et la plupart de mes habits, puis, sautant dans le fleuve, je me dirigeai vers le navire.

J'étais un excellent nageur, et les deux cents mètres qui m'en séparaient n'avaient rien qui pût m'effrayer. Mais une autre inquiétude, jusqu'ici refoulée par l'émotion et les difficultés de la fuite, se fit jour dans mon esprit. Au moment même où je plongeai dans la rivière, le sort du malheureux Dutchy me revint à la mémoire.

Un horrible frisson me secoua tout entier : n'était-ce pas un crocodile, cet objet brun, long de cinq à six mètres, que j'avais pris pour un tronc d'arbre échoué près de la rive ? Cet objet avait remué lorsque j'avais sauté dans l'eau ; j'avais cru que c'était le courant qui l'entraînait... Mais non, il ne

suivait pas le fil de l'eau, ce n'était pas un tronc d'arbre, c'était un être vivant.

A ce moment, je me sentis empoigné à la ceinture et enlevé par une main vigoureuse.



Instinctivement je me retournai et regardai derrière moi. A la vive clarté de la lune j'aperçus un corps monstrueux, un dos couvert d'écailles, une gueule béante... L'énorme crocodile battait l'eau de sa queue puissante et se dirigeait rapidement vers moi.

Je redoublai d'ardeur ; mais la Pandore était encore à cinquante mètres de distance ; je savais que ces monstrueux amphibiens nagent bien plus vite qu'un homme ; je serais atteint avant d'avoir pu rejoindre le navire et alors...

Un horrible cri d'angoisse s'exhala de ma poitrine.

J'entendis des voix, je vis des ombres courir sur le pont et gagner le beaupré.

— Courage, mon enfant !... Par ici ! me cria Ben Brace. J'étais arrivé sous l'extrémité du beaupré, mais je cherchais vainement la corde qu'on devait me jeter... Qu'allais-je devenir ?

De nouveau je jetai un regard derrière moi. La gueule du monstre m'apparut à quatre mètres tout au plus, avec ses crocs acérés. Une minute encore, et, saisi par ces épouvantables mâchoires, je disparaîtrais au fond du fleuve et subirais le sort de l'infortuné Dutchy.

Je fermai les yeux et j'attendis la mort.

A ce moment précis, je me sentis empoigné à la ceinture et enlevé par une main vigoureuse. Le crocodile jaillit hors de l'eau et s'efforça de me happer ; mais il retomba lourdement sans m'avoir atteint.

Quelques instants encore il fouetta l'onde de sa queue, puis il s'éloigna du navire.

Une fois de plus, Ben Brace venait de me sauver la vie. Se suspendant au bout du beaupré au moyen d'une corde en forme d'anse, il avait réussi à me saisir au moment où je me soulevais pour regarder le crocodile.

CHAPITRE XX

« LA PROVISION D'EAU EST ÉPUISÉE ».

Ainsi que l'avait prévu mon sauveur pitaine, du moment qu'il avait rempli les clauses du marché et qu'il en avait touché le prix, n'était pas fâché de jouer un bon tour à son ami le roi Dingo-Bingo. Il avait d'ailleurs besoin de mes services, et il ne songea pas un instant à me restituer mon ignoble acquéreur.

La barre franchie, la Pandore apparut tout entière au croiseur anglais. A bord du cutter ennemi, le tambour résonna, les voiles se déployèrent, la chasse commença aussitôt. Mais le vent, qui soufflait de terre, favorisait la marche de la Pandore et contrariait celle du vaisseau de guerre. Notre barque fila, avec une vitesse de douze nœuds à l'heure, entre la côte et le cutter, essuya sans grande avarie le feu de son adversaire et cingla vers la haute mer.

Au lever du soleil, le croiseur avait complètement disparu et la Pandore, sans inquiétude désormais, poursuivait sa course rapide vers l'Amérique, où le capitaine trouverait aisément à vendre sa cargaison de chair humaine dans l'un des petits ports du Brésil ou de Cuba.

Le spectacle des souffrances endurées par les malheureux qu'on entendait gémir et hurler dans l'entrepont me fendait le cœur. Plus mal nourris que des pourceaux, tellement serrés qu'ils ne pouvaient ni s'étendre, ni même s'asseoir tous à la fois, n'ayant à respirer qu'un air infect, ils dépérissaient à vue d'œil. Ceux qui mouraient — et ils étaient nombreux — étaient jetés comme des chiens par-dessus bord ; ils flottaient dans notre sillage, jusqu'à ce qu'ils fussent dévorés par les requins, qui entouraient la Pandore par douzaines, en nous regardant avec des yeux avides.

Depuis quinze jours que nous avions quitté la côte d'Afrique, aucun événement extraordinaire n'était venu rompre la monotonie du voyage. La brise nous avait été constamment favorable et nous nous trouvions alors au milieu de l'Atlantique, à plusieurs centaines de milles du plus prochain rivage.

Un matin je me réveillai plus tard que d'habitude et je montai sur le pont avec la peur de recevoir en punition, du contremaître, un certain nombre de coups de corde.

Je crus m'apercevoir, en arrivant, qu'une vive inquiétude régnait sur le navire. Le capitaine et le contremaître, debout sur le tillac, criaient, pestaient, juraient ; des matelots allaient et venaient dans tous les sens ; ils disparaissaient par les écoutilles dans l'intérieur du navire, et remontaient bientôt en manifestant un violent désespoir.

Des tonneaux avaient été apportés sur le pont : les hommes de l'équipage, les ayant débouchés, en inspectaient le contenu, que chacun goûtait tour à tour avec le plus grand sérieux.

Il se passait évidemment quelque chose d'insolite à bord de la Pandore ; mais quoi ? Je cherchai Ben pour savoir de lui la cause de l'émotion générale ; mais je ne pus le découvrir. Sans doute il se trouvait à fond de cale où les tonneaux étaient déposés ; car c'était de là que semblait provenir tout cet émoi.

Je m'approchai donc de la grande écoutille, et j'aperçus, en me penchant, mon ami Ben au fond de la cale, en train de déplacer les futailles qu'il examinait avec attention. Quelques matelots l'aidaient dans sa besogne : tous donnaient les signes de la plus grande anxiété.

Impatient de savoir le mot de l'énigme, je me glissai par l'écoutille et descendis dans la cale. J'arrivai auprès de Ben et, le tirant par la manche :

— Qu'y a-t-il donc ? lui demandai-je.

— Mauvaise nouvelle, petit Will ! mauvaise nouvelle !

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— La provision d'eau est épuisée.

Je ne compris pas tout d'abord toute la portée de ces paroles, qui n'excitaient en moi qu'une vague surprise ; mais en y réfléchissant, en observant l'expression inquiète qui se lisait dans tous les regards, je me rendis bien vite compte de la situation affreuse que révélaient ces simples mots de Ben :

— La provision d'eau est épuisée.

L'eau douce allait manquer à bord ; loin de toute côte, sous le soleil dévorant des tropiques, tous nous étions voués, avant huit jours, à la plus atroce des morts, la mort par la soif.

Voilà ce que signifiait la réponse laconique de Ben. L'agitation et le désespoir de l'équipage m'étaient ainsi expliqués. Je joignis mes efforts à

ceux des matelots, dans une anxiété non moins poignante que la leur.

On espérait encore que tous les tonneaux n'étaient pas vides ; la plupart étaient pleins en effet ; mais ce n'était pas de l'eau douce qu'ils contenaient, c'était de l'eau de mer, de l'eau salée, impossible à boire.

A notre départ d'Angleterre, les barriques avaient été remplies d'eau de mer pour servir de lest pendant la première partie du voyage. En arrivant en Afrique, on avait dû remplacer l'eau de mer par de l'eau douce puisée à la rivière ; c'était cette besogne qui, par malheur, n'avait pas été exécutée ponctuellement.

Tout occupés de leur trafic et de leurs orgies avec le roi Dingo-Bingo, le capitaine et le contremaître n'avaient pas surveillé cette opération si importante. Quant aux matelots qui en avaient été chargés, comme ils étaient presque toujours ivres, ils avaient rempli seulement aux deux tiers les tonnes vidées et laissé telles quelles les trois quarts des barriques.

L'apparition soudaine du croiseur anglais avait empêché l'équipage de compléter la provision d'eau douce ; on n'avait pensé qu'à terminer le chargement de la Pandore et à quitter la rivière au plus vite sans s'inquiéter des tonneaux.

Personne, depuis, n'avait songé à en vérifier le contenu, l'eau avait été prodiguée avec autant d'imprévoyance que si l'on eût navigué sur un lac.

Et maintenant, c'était à qui rejetterait sur son voisin la responsabilité de l'erreur commise ; les récriminations, les jurons, les invectives, se croisaient dans un tumulte infernal.

Enfin les recherches prirent fin ; tous les tonneaux avaient été jaugés. Ben Brace vint déclarer au capitaine, en présence de tout l'équipage terrifié, qu'il ne restait plus à bord que deux futailles d'eau douce ; encore n'étaient-elles qu'à moitié pleines : soit en tout, moins de cinq cents litres d'eau pour désaltérer pendant plusieurs semaines quarante hommes d'équipage et cinq cents nègres ! C'était à peine ce qu'il fallait pour un jour.

CHAPITRE XXI

AU FEU ! AU FEU !

Le désespoir de l'équipage se traduisit par une effroyable explosion de rage. Les menaces et les injures recommencèrent de plus belle ; les officiers n'étaient pas épargnés, toute discipline était anéantie.

Puis la colère s'apaisa, devant la nécessité qui s'imposait à tous de se rallier en face du fléau commun, et l'on délibéra sur les mesures à prendre.

On décida tout d'abord de rationner l'équipage : cinq cents litres d'eau à partager entre les quarante hommes qui le composaient, cela faisait pour chacun douze litres, soit une ration quotidienne de plus d'un demi-litre par tête pendant vingt jours. Au besoin, cette ration serait diminuée de moitié, si les vents contraires ou toute autre circonstance retardaient la marche du navire.

Et les malheureux empilés dans l'entrepont ? Personne n'y songeait, sauf Ben Brace et moi ; sans doute aussi le capitaine, qui ne voyait dans l'horrible mort de cinq cents créatures humaines que l'anéantissement d'un énorme capital.

Ce ne fut qu'au moment où l'affaire venait d'être réglée, qu'un matelot s'écria tout à coup d'un ton railleur :

— Par le diable, que va-t-on faire des nègres ?

— C'est vrai, qu'en fera-t-on ? vociférèrent plusieurs hommes de l'équipage. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'avons pas d'eau pour eux.

— C'est bien simple, opina un des bandits : on les jettera à la mer.

Ses compagnons firent chorus. Je m'attendais déjà à les voir exécuter leur monstrueux projet, lorsque le capitaine réussit à les en dissuader.

« Qu'importait à l'équipage que les nègres mourussent par la soif ou par la noyade ? On pouvait bien patienter quelques jours ; quelques-uns résisteraient peut-être à la privation d'eau ; puis un navire pouvait surgir ; ne sauverait-on qu'un esclave sur cinq, il en resterait une centaine dont la vente produirait encore une jolie somme à partager entre tout l'équipage. »

Je frémissais à la pensée des tortures que les infortunés allaient endurer, de l'horrible agonie qui les attendait. Leur supplice avait déjà commencé ; ils demandaient à boire d'une voix suppliante. Quelques-uns, étonnés de ne point recevoir l'eau qu'on leur distribuait chaque matin et attribuant cette omission à la négligence ou au caprice de leurs bourreaux, poussaient des cris furieux, en secouant les barreaux de la grille qui les emprisonnait.

L'équipage semblait aussi indifférent aux supplications des uns qu'aux vociférations des autres. Toutefois on avait doublé les sentinelles, et le charpentier avait immédiatement consolidé la grille pour empêcher les captifs de la soulever ou de la briser : malheur à l'équipage, s'ils avaient pu s'ouvrir un passage !

La nuit vint. Les clameurs des malheureux devinrent tellement horribles, que les hommes de l'équipage eux-mêmes n'y tinrent plus. Ceux qui avaient proposé de se débarrasser des nègres émirent de nouveau l'idée de les jeter à la mer. Cette fois, malgré les protestations du capitaine, il fut décidé que les captifs seraient noyés.

Au moment où la hache du charpentier attaquait un barreau de la grille en vue de pratiquer une ouverture juste assez large pour laisser passer un seul homme à la fois et sortir les victimes une à une, des cris retentirent sur l'arrière du bateau. La terreur se peignit sur tous les visages : chacun tendit l'oreille en frissonnant. De nouveau se firent entendre les cris :

— Au feu ! Au feu !

L'incendie avait éclaté à bord de la Pandore.

Tous nous courûmes à l'arrière. En arrivant sur le tillac, nous trouvâmes le capitaine et le contremaître dans une colère épouvantable, en train de fustiger le cuisinier Boule-de-Neige à coups de garcette.

Voici ce qui s'était passé. Boule-de-Neige, muni d'une chandelle, était descendu tirer l'eau-de-vie dans la cambuse à laquelle on arrivait par une petite écoutille percée dans le plancher de la grande cabine.

Comme il était occupé à puiser l'eau-de-vie par la bonde du tonneau, au moyen d'une petite cuiller à pot, suivant son habitude, il avait laissé tomber sa chandelle allumée dans l'orifice où il introduisait sa cuiller, et l'alcool s'était aussitôt enflammé.

Sans rien dire à personne, de peur d'être puni, Boule-de-Neige avait couru sur le pont chercher un seau d'eau qu'il avait vidé dans la futaille avec l'espoir d'éteindre le feu. Il avait ainsi fait plusieurs voyages de la cambuse au pont et du pont à la cambuse ; ses nombre uses allées et venues

avaient attiré l'attention du contremaître, qui avait découvert l'incendie ; et c'est alors que les cris de « Au feu ! Au feu ! » avaient retenti.

Au lieu de commencer par éteindre l'incendie, les deux officiers, à moitié fous de rage et d'ivresse, avaient perdu leur temps à battre l'auteur du mal. Une épaisse fumée s'échappait de la cambuse. Tout à coup une détonation retentit, une bouffée de vapeur, un jet de flamme bleuâtre jaillirent de l'écouille et remplirent la cabine.

C'était la barrique d'eau-de-vie qui venait de faire explosion. Le liquide enflammé, se répandant sur le plancher de la cambuse, allait mettre le feu à toutes les matières combustibles entassées dans la pièce : tonneaux d'huile, de beurre, biscuits, lard, jambons, jusqu'à une barrique de poix défoncée.

Tout le monde s'employait avec ardeur à combattre l'incendie. Les seaux avaient été apportés, la chaîne s'était formée, l'eau ruisselait par l'écouille, mais sans grand résultat. Personne n'osait descendre dans la cambuse, tant la fumée était devenue épaisse et le feu menaçant. Il était évident que la poix et toutes les matières grasses qui se trouvaient dans la cambuse s'étaient enflammées.

Bientôt nous dûmes reculer devant le fléau et abandonner la cabine ; impossible de verser l'eau dans la cambuse. Les seaux furent donc laissés de côté, et l'on dirigea, vers la porte de la cabine, un tuyau de toile qu'on adapta au bec de la pompe ; mais on ne réussit pas à introduire l'autre extrémité du tuyau dans l'écouille qui menait à la cambuse, et toute l'eau se répandait en pure perte.

Une vapeur asphyxiante, enveloppant tout l'arrière du navire, nous cachait la cabine et une partie du tillac, les flammes ne jaillissaient pas encore ; mais un ronflement puissant, coupé de craquements sinistres, révélait les progrès incessants du fléau. Encore un instant et le feu allait se faire jour en longues langues fulgurantes. Toute résistance devenait inutile. La Pandore était perdue. Le cri de suprême détresse, qu'aucun marin n'entend sans tressaillir, retentit soudain dans l'équipage :

— Les embarcations à la mer !

CHAPITRE XXII

IL Y A UN BARIL DE POUDRE A BORD !

Des trois embarcations que possédait la Pandore, deux seulement, la grande chaloupe et la guigue du capitaine, étaient en état de tenir la mer : quant à la pinasse, elle était en réparation sur le pont, et hors de service. Il fut donc décidé que vingt-huit hommes entreraient dans la chaloupe et les douzes autres dans la guigue.

Avec la plupart des matelots, j'avais couru vers la chaloupe, que l'on s'occupa aussitôt de descendre à la mer. N'apercevant point mon ami Ben, et supposant qu'il s'était porté vers la guigue, je me dirigeai vers l'arrière afin de le rejoindre.

Je trouvai là cinq ou six hommes en train de lancer la guigue. C'étaient le capitaine, le contremaître, le charpentier et deux ou trois matelots que les officiers honoraient d'une faveur spéciale. Tous déployaient une activité extraordinaire. En me penchant au-dessus de la pompe, je vis la quille de l'embarcation plonger dans la mer. Divers objets avaient été déposés dans la guigue : la boussole, les cartes, des barils et des caisses ; mais personne encore n'y était descendu.

Après avoir inutilement cherché Ben Brace parmi le groupe de l'arrière, j'allais retourner vers la chaloupe, lorsque je vis les hommes qui avaient lancé la guigne se laisser glisser le long des cordages et s'installer en tapinois dans le canot, comme des gens qui ne veulent pas être aperçus. Il semblait évident qu'ils se dissimulaient, pour s'éloigner avant d'avoir été rejoints par les camarades qui devaient prendre place avec eux dans la guigue.

Je n'avais pas eu le temps d'avertir les autres matelots, que déjà les fuyards avaient coupé la corde qui retenait l'embarcation et se sauvaient rapidement. Je ne pouvais pas comprendre la hâte singulière qu'ils mettaient à désertier le navire, lorsque le capitaine me révéla lui-même la clef du mystère.

— Ohé ! Will, me cria-t-il en m'apercevant sur la pompe au moment où il s'éloignait ; dis-leur de prendre bien garde en descendant la chaloupe, et

surtout de se dépêcher, parce que... il y a un baril de poudre à bord !

Cette nouvelle effrayante m'ôta pour un moment l'usage de mes membres. Un baril de poudre à bord ! Telles étaient ses propres paroles, et je n'avais aucune raison de douter qu'elles fussent vraies. Au contraire, sa conduite, l'empressement qu'il avait mis à fuir avec ses compagnons, tout me prouvait la réalité du danger qu'il m'avait annoncé. Mais où était-il, ce baril ? Personne ne l'avait jamais vu dans l'entrepont, ni dans la cale, ni dans aucune des parties du navire où les hommes de l'équipage avaient accès. Il ne pouvait se trouver que dans la chambre du capitaine, c'est-à-dire tout près de la cambuse en flammes.

Secouant ma torpeur, je courus vers les matelots dans l'intention de leur rapporter les paroles du capitaine. Mais réfléchissant que cette nouvelle ne pourrait que les paralyser, je me ravisai et résolus de révéler à Ben Brace seul le secret dont j'étais le dépositaire.

Je me mis à sa recherche et je le découvris qui travaillait de toutes ses forces au milieu de ses camarades. Mais je ne pus réussir à l'approcher assez pour lui parler sans être entendu de tout le monde, et je dus ajourner ma révélation.

Je me joignis aux travailleurs ; mais affolé par l'idée de cette épouvantable explosion qui pouvait, d'un instant à l'autre, nous lancer dans l'espace, j'agissais sans trop savoir ce que je faisais.

La chaloupe fut enfin dégagée de ses entraves et descendue à la surface de l'eau. Un certain nombre de matelots y prirent place ; les autres s'occupaient de faire passer dans l'embarcation toutes les provisions sur lesquelles ils avaient pu mettre la main.

Une barrique pleine de rhum était ainsi descendue le long du navire au moyen d'une forte corde enroulée tout autour, lorsque celle-ci vint à glisser, et la futaille tomba lourdement dans la chaloupe, à l'endroit même où se trouvaient quelques planches vermoulues. On entendit un craquement de bois qui se casse ; le choc du tonneau avait ouvert une brèche par où l'eau se précipitait.

Les hommes n'eurent que le temps de remonter à bord : quelques minutes après, la grande chaloupe était au fond de la mer.

— Un radeau ! Un radeau !

Tel était le cri que poussaient maintenant les matelots en sautant sur les haches, sur les cordages et les petits mâts de rechange.

Mais un autre cri partait de l'arrière, poussé par quelques hommes qui venaient de constater la disparition de la guigue, que l'on voyait filer rapidement avec le capitaine, le contremaître et quatre de leurs favoris.

— Ohé ! de la guigue ! ohé ! de la guigue ! s'écrièrent les matelots furieux de la lâche désertion de leurs chefs.

Mais ceux-ci n'en ramaient que plus vite. Les cris de vengeance et les imprécations de l'équipage poursuivirent pendant quelques instants les fuyards ; puis tout le monde à bord s'employa avec ardeur à la confection du radeau, qui se trouva prêt en un quart d'heure.

Mais ce bref délai m'avait paru un siècle. Chaque seconde qui s'écoulait pouvait être notre dernière ; cette affreuse pensée me faisait trouver le temps si long que je commençais à m'étonner de ne pas voir s'accomplir l'inévitable explosion.

— Peut-être, pensai-je, la poudre est-elle au fond de la cale, sous des caisses qui la préservent de l'incendie ; peut-être aussi que le capitaine a voulu faire une atroce plaisanterie.

Pour éclaircir mes doutes, je me mis de nouveau à la recherche de Ben. Il était occupé à abattre, à coups de hache, une partie des bastingages pour aider à la construction du radeau. Je pus l'entraîner dans un coin et lui communiquer les dernières paroles du capitaine.

Si brave que fût Ben Brace, il pâlit de terreur, et fut quelque temps sans pouvoir proférer un mot.

— Tu es bien sûr qu'il t'ait dit cela ? me demanda-t-il enfin.

— Absolument sûr.

— Un baril de poudre à bord ?

— C'est la phrase qu'il a prononcée au moment de partir. Mais je croyais que c'était seulement pour nous faire peur.

— Non, mon enfant ; il a dit vrai. Il me semblait l'avoir vu subtiliser au roi Dingo-Bingo un des barils de poudre qu'il lui avait déjà comptés. Maintenant j'en suis sûr, il y a un baril à bord. Nous sommes perdus, mon enfant, nous sommes perdus.

Mais il ne tarda pas à se ressaisir ; après m'avoir fait signe de le suivre, il se précipita sur l'avant, gagna la proue en ce moment déserte et me dit :

— Ne souffle mot à personne de la poudre qui est à bord. Peut-être auront-ils le temps de finir le radeau avant que l'explosion se soit produite. Quant à nous, nous allons essayer de nous sauver de notre côté : à

l'ouvrage, enfant ! Coupe-moi des cordes ; moi, je vais tailler des planches pour un petit radeau. Vite ! vite !

Avec sa hache, Ben Brace entama et détacha deux grandes planches du bordage, tailla des traverses, trancha des bouts de mât pendant que je lui procurais des étais et des cordages : le tout fut descendu à la surface de la mer. Après quoi il se laissa glisser au moyen d'une corde sur les planches qu'il venait de lancer à l'eau, et m'appela auprès de lui.

A ce moment, les cris des matelots nous annoncèrent qu'ils avaient achevé leur ouvrage. Je les vis aussitôt descendre sur leur radeau ; si je demeurais un moment de plus à bord, j'allais rester le dernier sur la Pandore.

Non, pas le dernier ! Il y avait encore cinq cents êtres humains à bord, cinq cents êtres dont la vie valait la nôtre !

CHAPITRE XXIII

OU JE DÉLIVRE LES CINQ CENTS NÈGRES PRISONNIERS SUR LA « PANDORE ».

Qu'étaient devenus ces malheureux depuis l'instant où l'incendie s'était déclaré ? Personne, hors moi, ne s'était inquiété d'eux, personne n'avait prêté attention aux cris, aux imprécations que le supplice de la soit arrachait à cette foule grouillante. Jusqu'alors les infortunés n'avaient pas eu le moindre soupçon de l'incendie. Mais au moment où j'allais quitter le navire, un long jet de rouge flamme déchira la fumée épaisse qui s'échappait de la cabine ; un autre suivit, un autre encore ; la nappe flamboyante monta, embrasa tout. La lune pâlit, le navire s'illumina comme si le soleil eût ressurgi de l'océan.

Une clameur déchirante, jaillie de cinq cents poitrines, couvrit un moment les pétilllements du brasier et les craquements du bois mordu par les flammes. A la vive clarté de l'incendie, je pus voir les malheureux dresser des faces d'épouvante et secouer furieusement les énormes barreaux de la grille.

Mon premier mouvement, tout instinctif, fut de me détourner et de rejoindre Ben Brace ; mais la vue de la hache que mon ami avait laissée là m'inspira l'idée de briser l'un des barreaux de la grille et de délivrer ainsi les malheureux nègres :

— Mourir pour mourir, me disais-je, ils souffriront bien moins de se noyer que de périr dans les flammes.

Vivement, car le temps pressait et le baril de poudre pouvait faire explosion d'un instant à l'autre, je me penchai vers Ben Brace et lui communiquai mon projet.

— Oui, tu as raison, mon enfant. C'est très bien... Ouvre la prison de ces pauvres nègres... Mais dépêche-toi...

Déjà je courais vers les barreaux ; encore quelques minutes, et les flammes auraient dévoré toute ces créatures humaines.

J'attaquai la grille à l'endroit que le charpentier avait entamé ; sous les coups répétés de ma hache, les solives ne tardèrent pas à céder. C'était plus

qu'il n'en fallait. J'avais à peine eu le temps de courir à la proue et de me laisser glisser par le cordage sur les planches où Ben Brace me reçut dans ses bras, que les pièces de bois qui composaient les barreaux de la grille étaient violemment repoussés et que le flot des nègres jaillissait de l'intérieur du navire et remplissait le pont.

Cependant Ben Brace n'était pas demeuré inactif. Il avait attaché ensemble les pièces de bois qu'il avait lancées à la mer, et construit ainsi un radeau assez grand pour nous porter tous les deux par temps calme. Une brise un peu forte l'eût fait chavirer ; mais l'intention de Ben n'était pas de naviguer sur ces deux planches. Il avait voulu simplement quitter la Pandore avant l'achèvement du grand radeau, pour augmenter nos chances d'échapper à l'explosion de plus en plus imminente. L'équipage ayant réussi à terminer son travail, nous allions maintenant le retrouver pour joindre nos deux planches à son énorme radeau.

Celui-ci nous apparaissait distinctement avec tous les hommes qui le montaient, car le centre et l'arrière du négrier flambaient et illuminaient l'océan d'une clarté étincelante.

Les matelots avaient immédiatement poussé au large. Ben ramait vigoureusement vers le grand radeau, qu'il espérait atteindre en quelques minutes. Mais il se trompait : quoique le radeau se trouvât déjà assez loin de la Pandore pour n'avoir plus rien à redouter de l'incendie, ni même de l'explosion, les hommes de l'équipage, comme pris d'une soudaine épouvante, redoublèrent d'efforts pour s'éloigner du navire.

Comme je me retournai vers Ben Brace pour lui demander la cause de cette hâte extraordinaire, je m'aperçus que lui-même ramait avec une ardeur fébrile et que sa physionomie exprimait une angoisse non moins évidente que l'effroi des matelots embarqués dans le grand radeau.

CHAPITRE XXIV

UN NOUVEAU DANGER.

Un simple coup d'œil sur la Pandore m'expliqua pourquoi Ben Brace et ses camarades déployaient un tel empressement à fuir le négrier.

La moitié du navire n'était plus qu'un vaste brasier ; mais ce spectacle terrifiant n'était rien auprès du tableau qu'offrait la proue à mes regards. Le pont, les bastingages, les haubans, le beaupré, tout l'avant de la Pandore grouillait de créatures humaines, couchées, debout ou accrochées, toutes hurlantes, toutes folles de désespoir, et que les reflets de l'incendie coloraient d'un rouge de sang. Des femmes élevaient dans leurs bras et tendaient aux matelots du radeau leurs petits enfants, dans une attitude suppliante.

Mais ce n'étaient ni les imprécations des hommes, ni les prières des femmes qui avaient jeté dans un pareil émoi les marins de la Pandore.

Tout l'avant de la Pandore grouillait de créatures humaines que les reflets de l'incendie coloraient d'un rouge de sang.



— Qui a brisé la grille ? vociféraient-ils avec d'horribles jurons ? qui les a délivrés ?

Ces paroles étaient prononcées avec une telle fureur, que je compris aussitôt le péril auquel nous étions tous exposés par ma faute. Je ne regrettais cependant pas d'avoir cédé à l'impulsion généreuse qui m'avait poussé à ouvrir la prison des malheureux captifs ; il n'en était pas moins certain que les nègres ainsi délivrés allaient sauter à l'eau, rejoindre à la nage le lourd radeau et jeter les blancs à la mer pour s'emparer du seul moyen de salut qui leur restât.

Quant à nous deux Ben Brace, nous étions à peu près sûrs d'échapper à ce danger, car notre léger esquif nageait plus vite qu'un homme. Nous continuâmes de ramer vers le grand radeau, qu'il nous serait toujours possible de distancer à la première attaque des nègres.

— Sur ta vie, ne souffle mot de ce que tu as fait, me dit mon ami ; ils te noieraient, et moi aussi, s'ils apprenaient que c'est toi qui as ouvert aux nègres.

Il venait à peine de prononcer ces paroles, que des voix nous crièrent du grand radeau :

— Ohé ! qui donc êtes-vous ? Tiens, Ben Brace et son protégé le petit Will. Est-ce vous qui avez délivré les noirs ?

— Pas du tout, répondit vivement mon ami Ben. Comment aurions-nous fait, puisque nous étions au bas du navire, en train de confectionner ce petit radeau ?... J'avais peur que le vôtre ne fût pas suffisant pour nous contenir tous... Aidez-moi donc à amarrer nos deux planches à votre bord.

Sans plus s'inquiéter de savoir qui avait rendu la liberté aux prisonniers, tous les matelots reportèrent leurs regards sur cette masse rouge et grouillante qui se pressait sur l'avant de la Pandore.

Chose étrange ! Voilà déjà plusieurs minutes qu'ils semblaient prêts de se lancer à la mer, et pas un ne se décidait à faire le saut ; pourtant les flammes se rapprochaient d'eux, et chaque seconde d'hésitation diminuait leur seule chance de salut. Pourquoi donc aucun d'eux ne se précipitait-il à la poursuite du radeau ? Ce n'était pas la peur de se noyer qui les retenait, la plupart des nègres étant d'excellents nageurs.

— Regardez là-bas, s'écria l'un des matelots en désignant les flots d'un geste, voyez-vous ce qui les empêche de s'élancer ?

CHAPITRE XXV

POURSUIVIS PAR LES NÈGRES. — UNE FORMIDABLE EXPLOSION.

Entre le radeau et la coque enflammée du navire, la mer illuminée semblait un lac d'or en fusion. Tout autour de la Pandore, des remous se formaient à la surface, de grandes nageoires battaient l'eau. C'étaient les requins voraces que la flamme attirait de tous les points de l'océan et qui se pressaient par centaines autour du navire, attendant la proie convoitée.

Ils entouraient aussi nos radeaux ; mais nous nous gardions bien de les éloigner, car c'était leur présence qui nous sauvegardait contre l'irruption des nègres.

Ainsi condamnés à être ou brûlés, ou dévorés par les requins, les infortunés, que le désespoir avait paralysés, attendaient, immobiles, dans un morne silence, la fin de leur agonie. Mais lorsque les flammes, gagnant de proche en proche, vinrent lécher la peau nue des noirs, leurs cris de détresse retentirent de nouveau et toute la masse, pour se soustraire aux morsures du feu, plongea au milieu des flots.

La scène changea de caractère, sans perdre de son horreur. Des groupes entiers de ces malheureux qui ne savaient pas nager coulaient à fond tous à la fois ; quant aux nageurs, ils fendaient l'onde avec rapidité, lorsque, saisis par les voraces requins, ils disparaissaient, en poussant un cri affreux, dans un remous d'écume ensanglantée.

Mais, si nombreux fussent-ils, les requins se trouvèrent rassasiés avant d'avoir accompli en totalité leur œuvre de destruction. Quand ils eurent disparu dans l'abîme, des centaines de têtes émergeaient encore à la surface des eaux. A la lueur du brasier, on voyait les nageurs se diriger vers le radeau, avec une telle rapidité qu'ils ne devaient pas tarder à l'atteindre.

A cette vue, les matelots poussèrent des clameurs d'épouvante. Allaient-ils, à leur tour, devenir la proie des requins ? Chacun s'arma qui d'un anspet, qui d'une douve de tonneau pour s'en faire une rame.

Mais, en dépit de leurs efforts désespérés, la lourde masse n'avancait qu'avec lenteur ; et, malgré leur avance de cent mètres environ, ils ne

devaient pas tarder à être rejoints par les rapides nageurs, qui saisiraient les bords de la plate-forme et par leur poids entraîneraient le radeau au fond du gouffre.

C'en était fait évidemment de l'équipage ; il était impossible à trente hommes de lutter contre deux cents. Bientôt la mer allait recevoir dans ses profondeurs les maîtres et les esclaves, voués à la même fin. Déjà les premiers nageurs arrivaient sur nous. Rudement accueillis à coups de rame et d'aspect, quelques-uns disparurent sous l'eau ; mais les autres, de plus en plus nombreux, formèrent autour de nous un cercle infranchissable.

La Pandore n'était plus qu'une fournaise inabordable ; le seul refuge que l'on découvrit sur la vaste surface de l'océan était le radeau ; si illusoire que fût la chance de salut qu'il offrait à cette multitude, il était évident que ces malheureux nous poursuivraient jusqu'à leur dernier souffle.

J'étais en proie à une stupeur douloureuse ; j'assistais à toute cette horrible scène sans presque avoir conscience de ce qui se faisait autour de moi. J'étais persuadé que ma dernière heure avait sonné, que nous allions être engloutis, et cependant je me croyais le jouet d'un épouvantable cauchemar.

Tout à coup je fus tiré de mon hébètement par de joyeux hourras. Je levai vivement la tête et j'aperçus avec surprise un morceau de toile déployé en travers du radeau et maintenu verticalement par trois hommes. Cette voile improvisée se gonflait déjà sous l'effort de la brise ; les vagues écumaient sous l'avant du radeau ; nous filions avec rapidité.

Je jetais un regard sur les nageurs ; ils nous suivaient toujours, mais la distance qui nous séparait d'eux augmentait à chaque minute. Bientôt ils n'apparurent plus que comme des points noirs sur la surface de l'océan. Nous étions sauvés au moins de ce terrible péril.

Soudain une colonne de flammes jaillit ; un bruit épouvantable, pareil au fracas de cent canons tonnant ensemble, éclata ; des débris ignés furent projetés au loin, et retombant, s'éteignirent dans la mer. Le baril de poudre venait de faire explosion ; la Pandore sombrait.

Tous les naufragés se taisaient, terrifiés ; seuls retentissaient, à des intervalles de plus en plus rapprochés, les cris d'angoisse des malheureux nageurs à bout de forces ou saisis par les requins.

CHAPITRE XXVI

SOUFFRANCES DES NAUFRAGÉS.

Sous l'action de la brise, le radeau fuyait toujours, et, bien avant le matin, l'équipage de la Pandore se trouvait loin de la scène où s'était passée cette affreuse tragédie.

Le vent cessa avant l'aube, le calme revint, le radeau gisait sur les eaux avec l'immobilité d'une solive. Les matelots n'essayaient même plus de marcher à la rame ; à quoi bon ? La plus prochaine côte se trouvait à des centaines de milles ; même avec une brise favorable, le radeau n'aurait pu franchir une distance pareille. Notre unique et bien faible espoir était d'être aperçus et recueillis par quelque vaisseau.

On fit le compte de nos provisions. Par bonheur, l'eau douce ne manquait pas ; une futaille pleine du précieux liquide avait été descendue du pont et flottait à côté du radeau. Mais c'est en vain qu'on fouilla tous les sacs, qu'on ouvrit toutes les caisses et toutes les barriques ; on ne découvrit rien autre chose qu'une soixantaine de biscuits, à peine assez pour deux repas ! quelques matelots prétendaient bien avoir chargé sur le radeau un tonneau de porc ; mais ce tonneau se trouva être rempli de poix.

L'équipage était donc condamné à subir avant deux jours toutes les tortures de la faim, et à succomber avant la fin de la semaine à la plus effroyable des morts.

Cette certitude plongeait les naufragés dans le plus violent désespoir ; les récriminations, les jurons s'échangeaient entre tous ces malheureux.

A défaut de vivres, nous avions du rhum ; l'ivresse adoucissait, voile les horreurs de la mort ; et la perspective de recourir à cette triste ressource suffisait à rendre un peu de courage à la plupart de ces infortunés.

Dès que le jour parut, tous les yeux scrutèrent l'horizon. Mais aucune voile, par un mât, rien qui révélât la vie. La Pandore avait disparu depuis longtemps ; quant à la guigie du capitaine, elle avait dû prendre une direction opposée à celle du radeau.

La chaleur était insupportable. A midi, tout le monde souffrit de la soif, surtout ceux qui avaient bu du rhum. Chacun reçut sa provision quotidienne

d'eau, soit un demi-litre ; mais cette ration, suffisante en temps ordinaire, ne nous désaltérerait pas du tout sous les rayons perpendiculaires d'un soleil dévorant. Quant aux biscuits, ils furent distribués d'un seul coup entre tous les hommes : chacun en reçut deux pour sa part. Les plus affamés dévorèrent immédiatement leurs deux biscuits ; mais les autres, plus prévoyants ou plus robustes, mangèrent seulement une portion, réservant le reste pour plus tard.

De nouveau le silence, le désespoir et l'accablement régnèrent parmi les naufragés. Au coucher du soleil, un cri poussé par l'un des matelots les tira de leur torpeur :

— Une voile ! Une voile !

Il serait impossible de décrire la joie qui transporta tous ces malheureux lorsqu'ils entendirent ces mots libérateurs. Tous se levèrent en battant des mains, en proférant des hurrahs frénétiques, en dansant comme des fous. Mais quels ne furent pas le désenchantement et la désolation de tous ces pauvres gens, en constatant que cette nouvelle était fausse ! Pas un navire à l'horizon, l'océan était désert. L'homme qui avait signalé la voile ne l'avait vue que dans son imagination hallucinée ; il avait perdu la raison. Et les matelots retombèrent dans un désespoir d'autant plus profond que leur espérance avait été plus vive.

La brise se leva au milieu de la nuit, et l'on résolut d'en profiter, dans le vague espoir d'arriver dans des parages plus fréquentés par les navires ; d'ailleurs le mouvement était préférable à ce repos absolu qui nous énervait tous. On tendit donc une voile entre deux mâts que l'on construisit aussitôt avec des rames et des anspects, et le radeau, poussé par le vent, vogua à l'aventure avec une vitesse de trois ou quatre nœuds à l'heure.

La brise cessa de souffler à l'aube ; une seconde journée commença sans amener de changement. La nuit revint, le vent de nouveau souffla, le radeau franchit quelques milles. Les jours, les nuits se succédaient, sans autre incident que les querelles suscitées entre les naufragés par la distribution de l'eau et du rhum.

CHAPITRE XXVII

JE SUIS CONDAMNÉ A ÊTRE MANGÉ.

Cependant la faim était devenue intolérable ; depuis longtemps le dernier biscuit avait été dévoré, et l'on n'avait plus rien à se mettre sous la dent.

Un jour, à la suite de fréquents conciliabules d'où Ben et moi nous étions soigneusement exclus, l'un des matelots se leva, et, réclamant l'attention des autres, déclara qu'il avait quelque chose à leur proposer.

Sans autre préambule, il exposa que l'un de nous devrait mourir pour sauver les autres, — que l'on avait encore de l'eau, mais que ce n'était pas assez, — que tous allaient périr, à moins qu'on ne trouvât à manger, — et qu'on ne trouverait pas à manger, à moins que...

Il se rassit ; après un moment de silence, un autre matelot se leva, approuva fort l'avis qui venait d'être formulé, et ajouta que la victime devait être désignée par le sort. Nous nous attendions à cette mesure, Ben et moi, car il était évident que personne ne se sacrifierait volontairement.

Qu'on juge de ma terreur et de la colère de Ben lorsqu'un autre des meneurs les plus influents et les plus brutaux, non seulement s'éleva contre le moyen mis en avant, mais encore me proposa pour être la victime.

Ben Brace bondit à ces paroles et poussa un cri d'indignation. Il s'attendait à ce que ce cri trouverait un écho chez quelques-uns de ses camarades ; mais, bien au contraire, la proposition fut accueillie avec tant de faveur et pour mieux dire avec une telle unanimité, qu'il était certain qu'elle avait été discutée et arrêtée d'avance.

Malgré les adjurations les plus instantes de Ben Brace, l'infâme motion prévalut : il fut décidé que je mourrais.

L'instant et le genre du supplice restaient seuls à déterminer ; mais ces deux points furent bientôt réglés : l'instant ? — tout de suite ; le genre de mort ? — un coup de couteau dans la gorge.

Sans prendre le temps de réfléchir, — car la faim n'attend pas, — une demi-douzaine des plus féroces s'avançaient déjà vers moi pour mettre leur dessein à exécution ; ils allaient m'égorger et me manger lorsque Ben Brace

bondit au-devant des cannibales, et, tirant son couteau, menaça de tuer le premier qui me toucherait.

— Arrière ! cria-t-il, arrière, lâches ! Portez la main sur cet enfant, et je vous saigne ! Il sera le premier à être mangé, mais il ne sera pas le premier à être tué !

Les bourreaux reculèrent devant l'intrépide contenance de Ben Brace, mais de surprise plutôt que de crainte. Ils savaient que mon ami n'approuverait pas ma mort, mais ils ne pensaient pas qu'il irait jusqu'à lutter contre l'équipage entier.

Je me tenais auprès de mon brave protecteur, bien résolu à combattre et à mourir avec lui, lorsqu'un changement soudain se manifesta dans l'attitude de Ben Brace ; une idée venait de se faire jour dans son cerveau. Agitant la main pour annoncer qu'il avait quelque chose à proposer, il obtint le silence et dit :

— Camarades, est-ce bien de nous quereller ainsi dans la triste situation où nous sommes ?

Il avait pris un ton presque suppliant ; il était évident qu'il avait un compromis à proposer, sentant bien l'impossibilité de continuer la lutte.

— Camarades, reprit-il, c'est une chose affreuse de mourir, mais je comprends que l'un de nous doit être sacrifié au salut des autres... Et puisque vous avez tous décidé que le mousse doit être le premier mangé, je me range à votre avis.

Je fus terrifié par ces paroles, et involontairement je levai les yeux sur le visage de l'orateur. Parlait-il sérieusement ? Était-il vraiment disposé à m'abandonner entre les mains de ces brutes ?

Il ne fit pas attention à moi, et l'on voyait à son air qu'il n'avait pas fini de parler.

— Mais, poursuivit-il après une pause, à une condition...

— Quelle condition ? interrompirent plusieurs voix.

— Je demande seulement, répondit-il, qu'on le laisse vivre jusqu'à demain matin. Si, au lever du soleil, nulle voile n'apparaît sur la mer, vous ferez de lui ce qu'il vous plaira. Il est juste que l'enfant ait cette chance de salut ; et si vous la lui refusez, reprit Ben Brace en reprenant son attitude déterminée, je vous jure qu'il ne mourra pas le premier.

Le discours de Brace produisit l'effet désiré ; ces hommes sans entrailles acceptèrent sa proposition ; mais sans doute l'air résolu de mon protecteur

et la vue du couteau qu'il faisait luire dans sa main ne furent pas sans influencer sur leur détermination.

CHAPITRE XXVIII

SEULS SUR L'OCÉAN !

Je ne saurais décrire les émotions qui agitaient mon âme. J'étais délivré de la terreur d'une mort immédiate ; mais ce n'était qu'un répit, et je mourrais sûrement le lendemain matin, car nous n'avions aucune chance de rencontrer un navire.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Avec douleur je pensai à ma maison, à mes parents, à mes amis. Comme je regrettais d'être parti en mer !

Nous étions toujours sur nos deux planches, Ben Brace et moi ; nous étions si rapprochés que nos épaules se touchaient. Il se taisait, quoiqu'il eût pu murmurer à mon oreille tout ce qu'il aurait voulu sans que personne l'entendit ; mais il semblait perdu dans ses pensées, et je respectai son silence.

La nuit vint et promit d'être obscure. Les nuages voilaient complètement la lune et amortissaient l'éclat des vagues.

Machinalement, je fis remarquer à mon compagnon le changement survenu dans le ciel, et l'obscurité de la nuit.

— Tant mieux, enfant, fit-il laconiquement.

Et il se tut de nouveau.

Cette réponse me préoccupa : pourquoi, tant mieux ? Était-ce pour me donner un peu de courage qu'il m'avait ainsi parlé ? J'allai lui demander ce qu'il avait voulu dire, lorsqu'il se retourna de telle manière, qu'il m'eût été impossible de me faire entendre de lui sans attirer l'attention des autres. Je jugeai donc prudent de remettre ma question à un moment plus favorable.

Cependant l'obscurité se faisait tellement profonde, que j'avais peine à distinguer mon compagnon et que le grand radeau ne m'apparaissait plus que confusément. Je pus cependant m'apercevoir que Ben Brace avait son couteau à la main, et qu'il le serrait comme un homme qui s'apprêterait à s'en servir. Était-ce pour me défendre contre les matelots dans le cas où ceux-ci manqueraient à leur parole et voudraient exécuter sur-le-champ leur horrible projet ?

Nos deux planches étaient amarrées à l'arrière du radeau, et nous voguions dans son sillage. La brise soufflait, plus forte que la veille, et nous avançons rapidement.

Ben Brace avait la face tournée vers les matelots, et il se tenait accroupi comme s'il eût cherché quelque chose. Mais j'écoutais machinalement le bruit que faisait le radeau en fendant les vagues.

Il me sembla tout à coup que ce bruit allait en s'affaiblissant ; bientôt même je ne l'entendis plus du tout, quoique la brise continuât de se faire sentir, sans doute que la voile était tombée, et que le radeau ne marchait plus.

J'écoutai avec plus d'attention, et à ma vive surprise je distinguai de nouveau le bruit du radeau, mais comme s'il eût été à quelque distance.

J'allais demander à Ben la cause de cet étrange phénomène, lorsqu'un grand cri roula sur la mer suivi d'un murmure confus de voix animées.

— Nous sommes sauvés ! c'est un navire qui s'approche ! m'écriai-je en me levant.

— Oui, répondit la voix de Ben Brace, nous sommes sauvés, mais seulement de ces lâches ! Maintenant ils s'éloignent et nous n'aurons rien à craindre d'eux, tant que la brise soufflera.

Alors seulement je reconnus que Ben Brace et moi nous étions seuls, et dans l'obscurité je pus entrevoir la voile blanche du radeau qui fuyait devant la brise.

Il n'y avait là rien de mystérieux. Mon compagnon avait coupé les cordes qui attachaient nos planches au radeau, et avait silencieusement laissé les naufragés filer devant nous. Le vent les avait déjà poussés à plusieurs centaines de mètres de nous. L'obscurité les avait empêchés de rien voir de ce qui se passait ; mais à la fin ils avaient découvert que nous n'étions plus là ; de là leur cri de colère et leurs vociférations.

— Nous n'avons plus rien à craindre d'eux, me dit mon compagnon ; quand même ils voudraient nous rejoindre lorsque la brise cessera, nous irions plus vite qu'eux. Mais comme il vaut mieux nous éloigner d'eux le plus possible, tiens, enfant, prends cet aviron et ramons de toutes nos forces.

Il avait réussi à enlever deux rames du grand radeau ; il me tendit l'une, prit l'autre, et nous ramâmes toute la nuit contre le vent, c'est-à-dire dans un sens opposé à celui que suivait l'équipage.

Au point du jour, nous nous arrêtâmes, et nous promenâmes nos regards sur la surface de la mer.

Il n'y avait pas une voile à l'horizon, ni aucune espèce d'objet. Le radeau avait disparu ; nous étions seuls sur l'océan !

Nous étions seuls sur l'Océan.



CHAPITRE XXIX

ÉPILOGUE.

Lecteur, je pourrais vous conter les autres périls par où nous passâmes, mon compagnon et moi, avant cette heure joyeuse où nos yeux se reposèrent enfin sur les voiles blanches d'un navire, d'un grand et beau navire qui nous recueillit et nous ramena vers la terre natale. Je ne veux pas vous importuner de ces détails. Qu'il me suffise de dire que nous avons été sauvés : aurais-je, sans cela, pu conter cette histoire ?

Oui, je vis, nous vivons encore, mon compagnon et moi, et nous naviguons toujours, mais non plus sous la domination d'un tyran comme le capitaine de la Pandore. Non ! nous sommes nous-mêmes devenus capitaines, moi d'un navire de la compagnie de l'Inde, et Ben d'une belle barque, d'une barque aussi grande que la Pandore.

Il fait toujours le commerce avec l'Afrique, mais non plus le même commerce. Mon vieil ami est un honnête trafiquant. Ce qui constitue sa cargaison, ce n'est plus de la chair noire, mais de la poudre d'or, de l'huile de palme, de l'ivoire blanc et des plumes d'autruche ; et après chaque voyage à la côte d'Afrique, il fait un voyage à la banque d'Angleterre, et dépose une somme d'argent considérable. Je me réjouis de sa prospérité, et je ne doute pas, lecteur, que vous ne fassiez de même.

Nous avons su le sort des forbans du négrier : de ceux qui montaient la guigue ou le radeau, pas un n'a revu le rivage. Ils périrent sur la face de l'océan, ils périrent misérablement, sans une main pour les assister, sans un œil pour pleurer sur eux. Leurs victimes étaient vengées.

- 1 Gros cordages qui vont du haut des mâts jusqu'à bâbord (gauche) et à tribord (droite) du navire.
- 2 Petits cordages qui traversent les haubans du haut en bas et qui servent d'échelons aux matelots.
- 3 Ouverture carrée pratiquée dans les hunes.
- 4 Plate-forme épaisse et large, de forme rectangulaire, établie à la tête d'un bas mât, ou mât inférieur.
- 5 Longues pièces de bois placées horizontalement à diverses hauteurs sur leurs mâts respectifs. Elles servent à porter les voiles et à en étendre le côté supérieur.
- 6 On appelle perroquet une voile carrée qui surmonte les huniers, ou mâts de hune ; la vergue qui porte un perroquet s'appelle vergue de perroquet. Le mât de perroquet est le troisième mât en élévation ; il est porté par le mât de hune et supporte le mât de cacatois, qui constitue la partie la plus élevée du navire.
- 7 Ouvertures carrées pratiquées au milieu du pont pour communiquer avec l'intérieur du bâtiment.
- 8 Grosse toile goudronnée.
- 9 Martinet à neuf lanières.
- 10 Petit navire de guerre léger, à un seul mât.

Parti en mer, récit d'un mousse, par le capitaine Mayne-Reid. Adaptation nouvelle

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566984q>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr